

Handwritten initials

Zur
Gräfl. vom Hagen'schen
Majorats - Bibliothek



MÖCKERN
gehörig

N^o 3947

00410

M. DE VOLTAIRE



A. LONGERIE

MAISON & PIERRE

100 RUE DE LA HARPE, PARIS

1845

M. DE VOLTAIRE





ÉLOGE
D E
M. DE VOLTAIRE.
PAR M. PALISSOT.



A LONDRES ;
Et se trouve A PARIS,
Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN, Libraire,
rue du Petit-Lion.

M. DCC. LXXIX.

ÉLOGE

DE

M. DE VOLTAIRE

PAR M. PARISSOT



A LONDRES

chez Jean-François BASTIEN, Libraire,

vis-à-vis de la Bibliothèque

de la Sorbonne

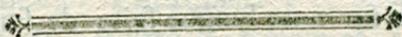
M DCC LXXIX



ÉLOGE

D E

M. DE VOLTAIRE.



LA gloire de M. DE VOLTAIRE n'est pas resserrée dans les seules limites de sa Patrie. C'est à l'Europe entière, attentive aux premiers jugemens qui vont être portés sur cet Ecrivain célèbre; c'est à notre siècle & à la postérité, toujours juste, mais toujours sévère, que nous ferons responsables de ce que nous allons écrire: & nous aimons à nous pénétrer de cette vérité, pour nous défendre ici de toute passion, de tout enthousiasme. Ecartons également & les éloges donnés par l'adulation, & les satyres plus prodiguées encore par la haine; & tâchons de faire,

avec impartialité, ce qui doit caractériser à jamais cet homme rare, cet homme singulier; &, pour parler d'avance le langage de nos descendans, cet homme unique.

MARIE-FRANÇOIS AROUET DE VOLTAIRE nâquit à Paris, le 20 Février 1694, de François Arouet, Payeur des Epices & Receveur des Amendes à la Chambre des Comptes, & de Marie-Marguerite Daumart. Passons rapidement sur les dispositions prématurées de son enfance; mais arrêtons-nous un moment sur cette longue suite de singularités brillantes qui se succéderent, sans interruption, dans tout le cours de sa vie, & qui en ont fait un homme tel que les siècles précédens n'en avaient point encore vu, & tel que les siècles postérieurs n'en reverront peut-être jamais.

Parmi ces singularités, il en est d'un ordre purement physique. C'en est une, par exemple, que cette heureuse organisation capable de suffire à l'application la plus continue, & qui, sans être assujettie aux variations du tems, ne se délassait du travail que par le travail même. Malgré une constitution très-délicate en apparence, aucun homme n'a été à la fois plus précoce que M. de Voltaire,

& n'a joui d'une vieillesse plus saine & plus robuste. Aucun n'a commencé sa carrière d'une manière plus brillante, & ne l'a terminée avec plus de gloire. Non-seulement il a suffi à des travaux littéraires qui auraient donné matière à trente réputations distinguées, mais à des soins qui semblaient incompatibles avec cette passion toujours prédominante pour l'étude. M. de Voltaire n'était étranger ni aux spéculations du Commerce, ni à celles de la Finance: il a su conserver & augmenter sa fortune. Il a trouvé du tems pour les plaisirs; il en a trouvé pour entretenir dans toute l'Europe, la correspondance la plus vaste qu'aucun particulier ait jamais eue, soit avec les Savans & les Artistes les plus recommandables de son siècle, soit avec plusieurs Souverains, qui l'ont honoré d'une intimité (1) dont la gloire doit rejaillir à jamais sur les Lettres, & dont le monde n'avait pas vu d'exemples depuis les tems de Philippe & d'Alexandre (2). Il en a trouvé pour se rendre utile à une foule d'Infortunés célèbres, qu'il a défendus par son éloquence. Enfin il a trouvé celui de fonder, à quelques lieues de Geneve, une Colonie florissante, Colonie dont il n'a jamais cessé d'être le bienfaiteur, devenue

orpheline par sa mort, & qui s'est montrée digne de ses bontés par sa reconnaissance. Nous ne parlons ici que de faits connus, avoués par les ennemis mêmes de M. de Voltaire, & sur lesquels l'Envie qui veille encore auprès de sa tombe, ne peut jeter aucun nuage.

Le moral, dans cet homme singulier, n'offrit pas moins de phénomènes que le physique. C'est à l'âge de dix-huit ans qu'il fit sa première Tragédie; & comme nous l'avons dit après la Motte, qui eut le mérite de le prévoir, & le courage de l'annoncer, Corneille & Racine eurent un successeur. C'était un prodige qu'un pareil début; mais par un prodige plus grand encore, il méditait, dès-lors, le seul ouvrage de génie qui n'eût pas été tenté dans le siècle de Louis XIV, ou du moins qui l'avait été si malheureusement qu'il ne reste de tous ces essais aucun vestige. Il conçut le projet de la *Henriade*, & la France fut étonnée de devoir son premier Poème épique à un Auteur de vingt-quatre ans. Le même homme est devenu depuis le rival de l'Arioste dans un autre Poème. Le même a été l'Historien de Pierre le Grand, de Char-

les XII, de Louis XIV, & celui de toutes les Nations depuis Charlemagne jusqu'à nos jours. Le même a étendu la carrière de l'Histoire, trop resserrée avant lui, dans les détails de la politique & de l'ambition des Princes; comme s'il était de la destinée des Peuples, de leur être sacrifiés en tout & jusques dans les Annales du monde. Il a fait sentir le premier cette espece d'outrage fait au genre humain; & ce que les Historiens avaient jusqu'alors le plus négligé, l'influence de l'opinion sur les malheurs de la terre, les Loix, les usages, les mœurs, les progrès des Sciences & des Arts, devinrent le principal objet de ses recherches. Cette révolution de l'Histoire, perfectionnée par la Philosophie, est, peut-être, une des choses qui lui a donné le plus de droits à l'admiration de ses contemporains, & à la reconnaissance de la postérité. Le même a enrichi notre Littérature d'un nouveau genre de Romans, & d'une foule de Poésies légères, faillies rapides d'une imagination inépuisable, toujours active, toujours brillante, & dont quelques-unes ont un caractère original qui n'appartient qu'à lui seul.

& du goût le plus exquis *. Le même a mesuré la hauteur & fixé, pour ainsi dire, les limites du génie de Corneille, dans un Commentaire qui dut déplaire d'abord aux admirateurs passionnés de ce grand Homme, non seulement par quelques expressions trop dures †, & par quelques

* Telles que l'Épître des *Tu & des Vous*, & quelques autres Pièces de ce genre charmant.

† Il serait à souhaiter, sans doute, que dans ce Commentaire l'Auteur se fût interdit quelques-unes de ces expressions trop amères, & qui sembleraient injurieuses à la mémoire de Corneille, si M. de Voltaire n'eût pas témoigné, en mille autres endroits, toute l'admiration dont il était pénétré pour ce Génie créateur. L'humeur, qui paraît percer, sur-tout dans les dernières Editions de cet Ouvrage, n'était pas contre Corneille, mais contre les Admirateurs fanatiques de ce grand Homme, qui s'étaient pressés de publier d'avance que ce Commentaire ne serait qu'une Satyre dictée par l'Envie, & qui, dès qu'il parut, ne manquèrent pas de s'élever contre les remarques les plus justes, avec une fureur aveugle, qui prouvait assez qu'ils n'étaient pas dignes de se passionner pour Corneille. M. de Voltaire, par une suite de son caractère bouillant, impétueux, & porté naturellement à la colere, mit alors moins de ménagement & plus de sévérité dans des observations, d'ailleurs judicieuses: & à des yeux préoccupés, ces expressions, trop dures, donneront toujours quelque prise à ces Censeurs. Malheureusement, en blessant la sensibilité de M. de Voltaire, il n'était que trop aisé de le précipiter vers les extrêmes. Ses Adulateurs & ses Ennemis n'ignoraient pas ce fatal secret; & c'est à l'adresse perfide avec laquelle les uns & les autres abusaient également de

jugemens hazardés , que nous y reconnaissons comme eux , mais parce que l'admiration superstitieuse se refuse à tout examen , à toute discussion sur l'objet de son culte. Pour nous , exemts de ces préjugés , plus capables d'affaiblir , que d'augmenter la vénération qu'on doit à Corneille , loin de blâmer le courage de son Commentateur , nous nous le proposons , au contraire , pour modele ; & rien n'attestera mieux la sincérité de nos sentimens pour M. de Voltaire , que notre respect pour la vérité.

Enfin , il était réservé encore à cet homme unique , de nous donner les premières notions de la Littérature Anglaise ; de nous familiariser avec la Métaphysique de Locke ; de nous instruire des découvertes de Newton ;

son caractère , qu'on doit imputer une partie de ses fautes. Personne n'a eu le goût plus sûr que lui , quand il n'était pas dominé par l'humeur. Personne n'a été , quelquefois , plus injuste , lorsqu'il avait le malheur d'être , sans le savoir , l'instrument des passions de ceux qu'il regardait comme ses amis : mais il n'est guère de ces injustices , dans ses Ouvrages , qui ne soient réparées , ou dans un Volume précédent , ou dans un Volume postérieur ; & la meilleure manière de saisir la véritable façon de penser , c'est de l'opposer à lui-même.

de nous encourager à la pratique hardie, mais salutaire, de l'Inoculation, dont personne, en France, n'avait parlé avant lui, & qu'on a tentée depuis sur les Têtes les plus précieuses, les plus chères à la Nation, de combattre en Philosophie, en Littérature, en Histoire, une multitude de préjugés; d'approfondir, en paraissant les effleurer, soit dans ses *Mélanges*, soit dans ses *Questions Encyclopédiques*, un nombre à peine croyable d'idées curieuses & intéressantes, & de nous laisser, dans le vaste Recueil de ses Œuvres, une bibliothèque immense, émanée de son seul génie.

A le considérer comme Poëte Epique, la *Henriade*, ainsi que nous l'avons déjà observé, n'avait eu, parmi nous, aucun modele digne de quelque attention. Nous accordons aux Censeurs de M. de Voltaire, que cet Ouvrage a dû nécessairement se ressentir de la jeunesse de l'Auteur; que s'il en eût conçu le plan dans un âge plus mûr, l'ordonnance en eût été plus riche & plus imposante; que l'antithèse y serait plus ménagée; qu'au lieu de se borner à des portraits, d'un coloris, à la vérité, très-brillant, l'Auteur eût peint ses Personnages d'une manière plus grande, en

les faisant agir ; qu'il eût moins négligé la partie dramatique , & donné , par conséquent , plus d'intérêt à son Poëme. Mais puisque , dans un siècle , enrichi de toutes les merveilles du siècle de Louis XIV , la *Henriade* a été tant de fois réimprimée , puisqu'elle a été traduite dans toutes les Langues de l'Europe , & même dans les Langues savantes , puisqu'enfin la Nation n'a , jusqu'ici , rien de comparable , en son genre , à ce bel Ouvrage , ne soyons point assez injustes , assez ennemis de notre gloire , pour méconnaître ses beautés , en convenant de ses fautes.

Gardons-nous d'abaïsser la majesté du seul Poëme Epique que nous ayons , sous prétexte que Boileau nous a donné , dans le *Lutrin* , un chef-d'œuvre de plaisanterie. C'est confondre toutes les bornes des Arts , que de comparer ainsi des choses qui sont évidemment hors de toute comparaison.

Reudons justice au goût de l'Auteur , qui a su faire un Poëme très-court , & en exclure tout cet échafaudage de merveilleux antique , qui eût paru si déplacé dans notre Religion , dans nos usages , dans nos mœurs , enfin dans un sujet si rapproché de l'âge où nous vivons.

N'oublions pas l'heureux choix de ce même sujet, qui le rendra toujours cher à la Nation, la richesse des détails, le charme du coloris, l'élégance continue du style, & ce qui nous le rend plus précieux encore, l'horreur qu'il inspire de la persécution, du fanatisme, de la superstition, & de tous ces attentats sacrés qui ont désolé la terre depuis dix-huit siècles.

N'oublions pas que l'Auteur a prouvé depuis, qu'il pouvait atteindre à ces beautés essentielles & fondamentales dont la *Henriade* paraîtra toujours un peu trop dénuée à des yeux sévères; & que, dans un autre Poëme, il s'est montré le digne Emule de l'Arioste. Enfin, si quelques Censeurs inflexibles s'obstinaient encor à lui reprocher les imperfections échappées à sa jeunesse, que ces Censeurs, du moins, nous indiquent un homme capable, au même âge, d'un pareil effort. Chose vraiment admirable dans la destinée de ce grand Homme, qu'il ne puisse descendre de sa supériorité dans quelque partie, sans que ce désavantage ne soit aussi-tôt compensé par un prodige! car c'en était un que d'avoir conçu le projet de la *Henriade* à vingt ans.

Mais que le même Poëte, à qui nous de-

vons, dans le genre de l'Épopée, deux Ouvrages d'un caractère si différent, ait encore enrichi le Théâtre des plus belles Tragédies que nous ayons vues depuis celles de Racine; qu'après avoir ouvert sa carrière dramatique à dix-huit ans, il l'ait finie, comme Sophocle, à quatre-vingt-quatre, par une Pièce où l'on reconnaît encore la vigueur de son génie (3): c'est ici que l'étonnement augmente, & doit nécessairement se changer en admiration.

On a répété souvent que M. de Voltaire avait donné le premier à l'action Tragique plus de dignité, plus d'appareil, plus de pompe, en un mot, plus d'illusion théâtrale, & qu'il l'avait purgée de ces intrigues d'amour, mêlées si fréquemment & si mal-adroitement aux sujets les plus terribles de la Scène antique. Mais gardons-nous de ces éloges indiscrets, que ce grand Homme défavoûrait lui-même. Racine, dans *Athalie*, avait donné le premier exemple d'une tragédie sans amour, & soutenue, d'ailleurs, du spectacle le plus majestueux & le plus imposant. Racine avait porté l'Art à ce degré de perfection *désespérante*, comme on l'a dit très-heureusement, qui ne laisse plus de place à la rivalité.

Racine était donc le seul homme dont M. de Voltaire eût à redouter la comparaison ; & c'est celui qui a toujours loué avec transport, avec cette éloquence énergique & attendrissante, qui ne peut venir que du cœur (4). Nous ne connaissons rien, dans sa vie, qui l'honore autant que ce trait, qui décele mieux sa véritable supériorité : & c'est une barrière invincible que nous opposerons toujours à ceux qui l'ont accusé de jalousie.

Mais si M. de Voltaire n'a fait aucun chef-d'œuvre qui puisse être comparé, en son entier, aux chef-d'œuvres de Racine ; si ses plans manquent en général de cette régularité, de cette sagesse qu'on admire dans ceux de notre Euripide ; si les parties en sont moins heureusement enchaînées ; s'il a fondé, quelquefois, ses grands effets sur de trop petits moyens ; s'il a donné le dangereux exemple des maximes trop prodiguées, des beautés déplacées, qui laissent voir trop souvent le Poète à la place de ses personnages ; si c'est à lui, enfin, que les vrais Connaisseurs assigneront l'époque de la décadence naissante de l'Art, quels efforts de génie n'a-t-il pas faits, depuis *Œdipe* jusqu'à *Tancrede*, pour le soutenir dans le degré de perfection le plus

voisin de celui auquel il ne pouvait plus atteindre, parce que Racine l'avait devancé! Nous avons dit que nous nous permettrions, à son égard, la même liberté qu'il s'est permise à l'égard de Corneille; & l'on sent trop que notre intention ne saurait être de le rabaisser. Si véritablement il n'a point perfectionné l'Art, lorsqu'il ne pouvait plus se perfectionner, il a su lui donner, du moins, par les grandes vues morales, & par les sentimens d'humanité qui respirent dans toutes ses Tragédies, un nouveau degré d'importance & d'utilité. Il a su mériter, en se créant des routes nouvelles, la gloire d'être en effet un digne successeur de Corneille & de Racine. Si le caractère dominant du premier de ces Poètes lui assure la première place aux yeux de ceux à qui les maximes d'Etat & de Politique paraissent ce qu'il y a de plus imposant chez les hommes; si le second doit l'emporter au jugement des âmes sensibles, qui se plaisent dans la peinture des grandes passions, dont elles ont éprouvé les orages, il nous semble que M. de Voltaire doit plaire davantage à celles qu'une Philosophie douce & tendre intéresse plus vivement au bonheur de l'humanité, & qu'enfin il est, plus qu'au-

cun de ses deux rivaux, le Poëte des Philo-
sophes.

Ce n'est pas qu'il n'ait eu des succès mé-
rités & brillans dans les parties mêmes qui
caractérisent le plus spécialement ces Fonda-
teurs de la Scene. Qui ne s'attendrait point
avec *Zaïre*, ne ferait touché que faiblement
des larmes d'*Andromaque*. Qui ne sentirait pas
les beautés mâles & fieres de *Brutus*, de la
Mort de César, de *Rome sauvée*, ne ferait pas
digne d'admirer Corneille. Enfin, Crébillon,
Homme de génie, sans doute, mais placé à
un trop grand intervalle des deux grands
Hommes dont on vient de parler, n'a rien
de plus tragique & de plus sombre, dans le
genre qui lui est propre, que les scenes vrai-
ment terribles de *Sémiramis* & de *Mahomet*.

Cependant nous devons répéter, pour l'hon-
neur de l'Art, que tous ces succès si multi-
pliés de M. de Voltaire, ne lui laissent que la
premiere place après Racine. Si son Théâtre
est plus varié, si ses situations paraissent
quelquefois plus déchirantes que celles de son
illustre prédécesseur, il ne doit ces avantages
du moment qu'à des invraisemblances que le
goût de Racine ne se fût jamais permises. On
voit qu'il a trop sacrifié à l'effet, qu'il s'est
livré

livré, dans ses plans, à un merveilleux trop recherché, trop romanesque, & qu'il n'a point été assez sévère sur le choix de ses moyens dramatiques. On voit, en un mot, qu'il ne doit cette apparence de supériorité qu'à des fautes contre l'Art même; fautes qui feront exagérées par des imitateurs qui n'auront pas son génie, & qui entraîneront enfin la corruption du goût, & la décadence entière du Théâtre.

C'est pourtant à ce genre de beautés fortement tragiques, que nous sommes redevables du haut degré où l'Art de la représentation a été porté, pendant quelques années, sur notre Scene. Aucun Acteur, à ce que nous atteste M. de Voltaire lui-même, qui avait vu Baron & Mademoiselle le Couvreur, n'avait su rendre ces emportemens de la nature qui se peignent par un mot, par une attitude, par un silence, par un cri qui échappe à la douleur. " Nous
 „ ne commençâmes à connaître ces grands
 „ traits que par Mademoiselle Dumefnil, lorsqu'
 „ que, dans *Méropé*, les yeux égarés, la voix
 „ entrecoupée, levant une main tremblante,
 „ elle allait immoler son propre fils, quand
 „ *Narbas* l'arrêta; quand, laissant tomber son
 „ poignard, on la vit s'évanouir entre les bras

„ de ses femmes , & qu'elle sortit de cet état de
 „ mort avec les transports d'une mere ; lors-
 „ qu'en suite s'élançant aux yeux de *Polifonte* ,
 „ traversant , en un clin d'œil , tout le Théâtre ,
 „ les larmes dans les yeux , la pâleur sur le
 „ front , les sanglots à la bouche , les bras
 „ étendus , elle s'écria : *Barbare , il est mort*
 „ *filz ! (5)* ” .

Ce n'est que par *Mahomet* , par *Sémiramis* ,
 par *Tancrede* , que nos Acteurs , au lieu de
 déclamer , apprirent à devenir des peintures
 vivantes , & non-seulement à exprimer , comme
 il convenait , ces grands mouvemens de pa-
 thétique & de terreur dont M. de Voltaire a
 donné tant d'exemples ; mais à représenter
 dignement le cinquieme Acte de *Rodogune* ,
Athalie , *Phedre* , *Iphigénie* , & tous les chef-
 d'œuvre de notre Scene .

Cependant on opposait successivement à
 M. de Voltaire une foule de Concurrans qui
 n'approchaient pas de sa renommée . On lui
 disputait le titre d'homme de génie , tandis
 qu'on le prodiguait à Piron , qui , véritable-
 ment , avait eu le mérite de faire une des meil-
 leures Comédies qu'on eût vues depuis Mo-
 liere , mais très-inférieure aux chef-d'œuvres
 de ce grand Homme . Si l'on en croyait ces

judicieux appréciateurs des réputations, M. de Voltaire ne devait la sienne qu'aux Maîtres de l'Art qui l'avaient devancé. Il n'eût été rien par lui-même : mais ayant sous les yeux les belles Tragédies de Corneille, de Racine & de Crébillon, qu'on ne mettait au niveau des deux autres que pour en éloigner davantage celui qu'on voulait déprimer; il n'était pas surprenant qu'un très-bel-Esprit (comme ils le nommaient) eût acquis quelque gloire dans une carrière toute tracée par le génie de ses prédécesseurs. C'est ainsi que les ennemis de Racine avaient affecté de publier qu'il devait tout à Corneille. L'Envie se répète elle-même, & n'a en effet que ce triste moyen d'humilier tout homme supérieur qui s'élève après d'autres hommes supérieurs: mais c'est, au contraire; cette foule d'excellens Ouvrages dont la Scene était enrichie, & cette perfection où l'Art semblait porté, qui redouble notre admiration pour M. de Voltaire. C'est lorsqu'un genre commence à s'épuiser, qu'il devient plus difficile au génie même de s'ouvrir des routes nouvelles, de se former encore une manière à soi, & d'égaliser du moins en partie, des rivaux qu'on devait désespérer d'at-

teindre. Racine dut étonner son siècle, précieusement parce qu'il était venu après Corneille; Crébillon s'est fait, à son tour, une réputation imposante, pour avoir soutenu celle du Théâtre, après ces deux grands Hommes, par deux ou trois Pièces d'un caractère vraiment tragique, & qui passeront à la Postérité malgré leurs défauts, & le style barbare qui les défigure trop souvent. Soyons justes: M. de Voltaire, qui est venu le dernier, n'eût-il fait que *Mahomet* & *Alzire*, fera toujours compté parmi nos plus grands Tragiques; & rien n'atteste mieux sa supériorité, que d'avoir mérité ce rang lorsqu'il semblait impossible d'y parvenir. Mais quelle idée plus grande encore ne se formera-t-on pas de cet Ecrivain célèbre, si l'on ajoute à ces deux Tragédies *Œdipe*, la première & l'une des meilleures qu'il ait faites, *Zaïre*, *Sémiramis*, *Brutus*, *Adélaïde*, *Mérope*, & tant d'autres, toutes accueillies avec transport, toutes assez belles pour rendre les Connaisseurs incertains, s'il était question d'établir entr'elle quelque préférence; & si l'on pense que le même homme, dans le genre de la Comédie du second ordre, a donné *l'Enfant prodigue* & *Nanine*, qu'il a

tenté d'autres succès encore, & qu'enfin il a parcouru toutes les branches de l'Art dramatique !

Nous ne dissimulerons pas que, depuis *Tancrede*, il ne soit échappé à l'Auteur plusieurs Pièces où l'empreinte de son génie paraît effacée: mais c'est un tribut qu'il a payé à la vieillesse; & nous devons ajouter que si, dans ses premiers Ouvrages, il ne s'est pas élevé jusqu'à la hauteur du génie de Corneille, il ne s'est point abaissé, dans les derniers, au degré d'*Agésilas* & de *Pertbarite*. S'il est au-dessous de lui-même, il nous semble très-supérieur encore, dans les *Scythes*, dans *Olympie*, à tout ce que nous offrent de plus soigné ceux de nos jeunes Auteurs, qui, peut-être, s'enivrent le plus de l'espoir de le remplacer. On n'y retrouve point, à la vérité, le style enchanteur de sa jeunesse; mais on y retrouve toujours sa clarté, sa correction, & sur-tout de grandes vues, qui manquent principalement à nos jeunes Ecrivains. On fait que, non-seulement, dans ses dernières Pièces de Théâtre, mais dans tout ce qu'il écrivait en vers alexandrins (6), il s'était formé, depuis quelques années, une manière expéditive, beaucoup trop négligée, & qui, malheureu-

fement, n'aura que trop d'imitateurs. Ce n'est que dans sa prose *, & dans ses Poësies légères, qu'il a conservé jusqu'à ses derniers jours le charme de ses premiers Ecrits; & Racine & lui, comme nous l'avons dit ailleurs, sont les seuls qui aient eu le double mérite d'écrire en vers & en prose avec une égale supériorité.

En achevant de parcourir la carrière immense de ses travaux, nous nous croyons obligés de rappeler à nos Lecteurs que c'est toujours du même homme que nous parlons. C'est à lui que nous devons encore, & ces Histoires particulières que nous avons déjà indiquées, & ce vaste *Essai sur les Mœurs & sur l'Esprit des Nations*, Ouvrage plein de recherches, & qui pouvait occuper la vie entière d'un Ecrivain laborieux.

Personne ne lui a disputé cette manière d'écrire toujours agréable & toujours inté-

* Il a toujours conservé dans sa prose un tout original, un caractère purement à lui, qui le faisait reconnaître dès les premières lignes. Le seul trait de décadence que l'on y remarque, vers les derniers tems, c'est le mélange de quelques plaifanteries déplacées à côté des choses les plus sérieuses.

ressante, qui le fait lire avec tant de plaisir par les ingrats mêmes qui voudraient se refuser le plus au sentiment pénible d'une admiration qui les humilie: mais on a dit que le style de l'Auteur n'était pas toujours celui de l'Histoire; & véritablement (car nous ne voulons rien dissimuler) M. de Voltaire s'est permis, de loin à loin, quelques traits d'ironie, qui semblent déroger un peu à la gravité du style historique. On souhaiterait que ces petites taches, quoique très-rares, fussent effacées par un Editeur sévère. On sent bien qu'on ne retrancherait à l'Auteur que de l'esprit, & que même on ferait tenté de le regretter: mais on le sacrifierait aux convenances, & d'ailleurs on lui laisserait tant de beautés!

C'est dans le genre de l'Histoire, sur-tout, que M. de Voltaire a répandu cet esprit de tolérance & de paix, d'humanité & de bienfaisance, qui le caractérise essentiellement. Les oppresseurs y sont peints sous des couleurs si odieuses, les opprimés y deviennent si intéressans, qu'il est peu d'ames qui n'éprouvent, en le lisant, la douce illusion de se croire meilleures. Les calamités de la guerre, celles de l'opinion, plus terribles encore, enfin les

malheurs du monde y font présentés de manière à faire desirer que l'Auteur soit, plus qu'aucun autre, l'Historien des Rois. L'indépendance de leurs couronnes n'est, nulle part, plus respectée & plus solidement établie: mais les droits imprescriptibles de l'humanité n'ont jamais eu de Défenseur plus courageux. C'est, en ce sens, de tous les genres que M. de Voltaire a traités, celui qui doit le rendre le plus cher aux Princes, dont il accoutume l'oreille à entendre la vérité, & aux Peuples, dont il soutient la cause en Philosophe éloquent & sensible. C'est celui dans lequel il s'est montré le meilleur Citoyen, & par qui nous croyons qu'il a le mieux mérité de son siècle & de l'avenir.

L'Envie, qui se plaît à prodiguer les accusations vagues qu'elle fait bien qu'on n'éclaircira jamais, & dont la discussion même est presque toujours impossible, n'a pas manqué de reprocher à M. de Voltaire d'avoir eu trop peu de respect pour la vérité; d'avoir altéré les faits, au gré de son imagination, & pour le seul plaisir de les dénaturer; d'être enfin un Romancier agréable, plutôt qu'un Historien véridique. Cela était si facile à dire, & si difficile à prouver, qu'en effet

l'Envie ne pouvait guere choisir d'imputation qui fût plus dans son caractere, mais à laquelle, en même tems, il fût plus aisé de la reconnaître. Nous avons entendu répéter cent fois ces objections parasites, soit à des Soupés, où l'on fait bien qu'une dissertation ne fera point admise, soit dans quelques-unes de ces conversations frivoles, où le passage continuel & rapide d'une matiere à l'autre, ne permet d'en approfondir aucune; & nous n'avons jamais daigné répondre à ces Détracteurs de M. de Voltaire, qui choisissent si adroitement leur champ de bataille. Mais nous avons pesé, dans le silence, ces accusations si fréquemment renouvelées, ou par d'agréables Ignorans, qui n'ont pas la plus légère idée des choses dont ils parlent, ou par ces Manœuvres de la Critique, éternels échos des sottises qui ont été dites avant eux. Nous avons trouvé, sans doute, dans M. de Voltaire, comme dans nos Historiens les plus accrédités, des erreurs qu'il faut bien se garder de confondre avec les mensonges, mais en bien plus petit nombre qu'on ne le croit communément; & nous osons dire qu'en ce qui regarde particulièrement la France, il en est beaucoup moins que dans le Président

Hénault. Il y a plus d'erreurs dans le petit Livre de Nonotte, intitulé *les Erreurs de Voltaire*, que dans les huit ou dix volumes in-4°, uniquement consacrés à l'Histoire dans la Collection de ce grand Homme: c'est, peut-être, ce que nous prouverons ailleurs. On a supposé volontiers que dans la longue époque des guerres de l'Empire & du Sacerdoce, M. de Voltaire s'était fait un plaisir malin d'exagérer les scandales de l'Eglise. Qu'on le compare avec Fleury, qui n'est point suspect, avec Baronius *, Historien dévoué aux maximes ultramontaines, & on le trouvera modéré. Nous avons même peu d'Ecrivains qui aient parlé du Clergé de France avec plus de décence & de circonspection. Mais nous voulons bien n'en être pas crus sur notre parole; & nous opposerons seulement aux Détracteurs de M. de Voltaire, en matière d'Histoire, une autorité qui forcera du moins les ames impartiales à suspendre leurs jugemens. On connaît le savant Tableau des

* Cette époque d'ignorance & de crimes était, selon Baronius, *un siècle de fer & de plomb*. Il ne craint pas d'appeler ces scandales *les naufrages de l'Eglise Romaine*.

progrès de la Société en Europe, depuis la destruction de l'Empire Romain jusqu'au commencement du seizième siècle, qui sert d'introduction à l'*Histoire de Charles-Quint*, par le célèbre Robertson. Voici le témoignage que cet Étranger rend à M. de Voltaire.

« Dans toutes mes discussions sur les progrès du Gouvernement, des Mœurs, de la Littérature & du Commerce pendant les siècles du moyen âge, ainsi que dans l'esquisse que j'ai tracée de la Constitution politique des divers États de l'Europe, au commencement du seizième siècle, je n'ai pas cité une seule fois M. de Voltaire, qui, dans son *Essai sur l'Histoire Générale*, a traité le même sujet, & examiné le même période de l'Histoire. Ce n'est pas que j'aie négligé les Ouvrages de cet homme extraordinaire, dont le génie, aussi hardi qu'universel, s'est essayé dans presque tous les genres de compositions littéraires. Il a excellé dans la plupart; il est agréable & instructif dans tous; on regrette seulement qu'il n'ait pas respecté davantage la Religion *. Mais comme il imite

* Cette phrase, que nous nous sommes bien gardés de supprimer, prouve, à la fois, l'impartialité de M. Robert-

„ rarement l'exemple des Historiens modernes ,
 „ qui citent les sources d'où ils ont tiré les
 „ faits qu'ils rapportent , je n'ai pu m'appuyer
 „ de son autorité pour confirmer aucun point
 „ obscur ou douteux. Je l'ai cependant suivi
 „ comme un guide dans mes recherches ; &
 „ il m'a indiqué , non-seulement les faits sur
 „ lesquels il était important de s'arrêter , mais
 „ encore les conséquences qu'il fallait en tirer.
 „ S'il avait , en même tems , cité les Livres
 „ originaux , où les détails peuvent se trou-
 „ ver , il m'aurait épargné une grande partie
 „ de mon travail ; & plusieurs de ses Lecteurs ,
 „ qui ne le regardent que comme un Ecrivain
 „ agréable & intéressant , verraient encore en
 „ lui *un Historien savant & profond* ” .

Que les Lecteurs pesent ce témoignage d'un
 homme instruit , cette justice rendue à M. de
 Voltaire par un Anglais , très-profond lui-
 même dans l'Histoire , & qu'ils jugent du mé-
 pris que méritent d'ignorans Zoïles , qui ne
 cessent de le calomnier dans sa Patrie .

son & la nôtre : mais il faut observer que M. Robertson ,
 Historiographe du Roi d'Angleterre pour l'Ecosse , est , en
 même tems , Docteur en Théologie , & Principal de l'Uni-
 versité d'Edimbourg .

Nous nous sommes étendus sur les principales branches de la réputation de M. de Voltaire, & nous sommes encore loin d'avoir tout épuisé: mais c'est un Eloge, & non un Volume que nous avons entrepris. Faisons actuellement la part de l'Envie, & parlons des faiblesses de ce grand Homme. Il les dut toutes à une sensibilité trop délicate, trop ombrageuse, & qui se tournait facilement en colere. Naturellement bon, humain, généreux, comme il est aisé de le prouver par une suite non interrompue de belles actions dont sa vie est semée, les contrariétés, les injustices, les persécutions, aigrissent quelquefois son caractère, au point de lui inspirer, du moins en apparence, des haines très-violentes. Le fiel coula de sa plume, non-seulement contre une foule de Détracteurs obscurs qu'il aurait dû mépriser, mais contre des hommes que leur mérite aurait dû lui rendre sacrés, quoiqu'ils eussent eu le malheur d'être ses ennemis. Tel fut son acharnement contre Jean-Baptiste Rousseau, & contre un grand Homme du même nom, dont il avait eu plus encore à se louer qu'à se plaindre.

L'un & l'autre, à la vérité, avaient eu des

torts avec lui. Jean-Baptiste Rousseau, après en avoir parlé comme de la plus riche espérance de la Nation (7), après avoir donné à la Tragédie d'*Œdipe* & à la *Henriade* les plus grands éloges, parut devenir jaloux, & finit par comparer leur Auteur à Pitaval & à Gaccon. Nous osons croire que M. de Voltaire lui aurait pardonné ces injures, méprisables à force d'être extrêmes: mais Rousseau, victime d'une accusation injuste, & qui devait être d'autant plus réservé à accuser personne, qu'il avait éprouvé lui-même ce que la persécution a de plus cruel, se permit de dénoncer M. de Voltaire, dans quelques-unes de ses Lettres, comme l'Auteur de l'*Épître à Uranie*. Cette accusation inexcusable, si elle était un abus de confiance, plus inexcusable encore, si Rousseau l'avait hasardée sans preuve, pouvait exposer M. de Voltaire, dans un tems infiniment plus sévère que le nôtre, à des ressentimens plus implacables que ceux dont Rousseau avait éprouvé la violence: voilà ce qui les rendit irréconciliables. Mais chacun d'eux aurait dû respecter, dans son rival, le talent qui l'honorait lui même. Jettons un voile sur ces mutuelles faiblesses. N'imitons pas ceux qui, pendant la vie de ces deux

Émules de gloire, ne cessaient d'attiser une haine qu'ils auraient dû sacrifier l'un & l'autre, & qu'il ne subsiste, après leur mort, que les témoignages de justice qu'ils se sont réciproquement rendus. La Postérité, en plaçant M. de Voltaire fort au-dessus de Rousseau, conservera toujours à celui-ci le premier rang parmi les Poètes Lyriques. M. de Voltaire n'en doutait pas, lui dont les efforts, en ce genre, n'avaient pas été très-heureux: mais il en devait l'aveu, & il n'en eût été que plus grand.

Nous verrons, dans l'article consacré à la mémoire de l'autre Rousseau, qu'il eut, à-peu-près, envers M. de Voltaire, les mêmes torts que le précédent: mais ce que nous ne pouvons omettre ici, ce qui peint M. de Voltaire, & ce qui prouve combien le fond de son caractère, naturellement bon & sensible, prévalait en lui sur les sentimens d'une vengeance étrangère à son cœur, c'est l'anecdote suivante, que nous tenons d'une main sûre, & d'un témoin oculaire.

Lorsque les persécutions commencèrent à s'élever contre le citoyen de Geneve, M. de Voltaire lui écrivit pour lui offrir un asyle. On connaît la réponse un peu cynique du

Philosophe : “ Je ne vous aime point, je ne
 „ veux ni de votre asyle, ni de votre estime ” ;
 réponse qui formait un singulier contraste
 avec les témoignages d'admiration, de res-
 pect même, qu'il avait, quelques années au-
 paravant, prodigués à ce grand Homme. Le
 premier mouvement de M. de Voltaire fut
 terrible ; car c'était sa maniere de se fâcher :
 mais, quelques jours après, on crut voir,
 aux environs de Ferney, le Citoyen de Ge-
 neve ; on se pressa de l'annoncer à M. de Vol-
 taire, qui, les larmes aux yeux, dit, avec
 cette effusion de cœur qui a été en lui le
 principe de tant d'actions généreuses : “ Qu'on
 „ le fasse venir ; il n'a plus de torts, dès qu'il est
 „ chez moi ”.

Tel était en effet le caractère de cet homme
 singulier. Un peu gâté par l'adulation qu'il
 aimait, aigri par l'envie qu'il avait excitée,
 il ne connaissait aucun frein, ni dans ses
 emportemens, ni dans les Ecrits échappés au
 premier mouvement de ses passions. Incapable,
 au fond, de se venger autrement que par sa
 plume, il semblait se complaire dans des pro-
 jets de vengeance qui s'évanouissaient toujours
 avec sa colere. A le juger par cette fougue
 momentanée, on l'eût cru voisin des plus
 grands

grands excès, & tout prêt à nuire : mais il ne le fit jamais. Il se répandait en sarcasmes, quelquefois même en invectives trop exagérées pour être véritablement offensantes : mais on ne connaît aucun homme qu'il ait réellement persécuté, aucun dont il ait détruit ou cherché à détruire la fortune. Ennemi, d'autant moins dangereux qu'il l'était à découvert, & que son extrême vivacité était connue, il n'eut jamais à se reprocher d'avoir fait le malheur de personne. Il fit, au contraire, beaucoup d'ingrats.

Si Racine, qui, à proprement parler, n'avait tenté qu'un genre de gloire, quoique, par la souplesse de son génie, il eût pu prétendre à tous les succès; si ce Poëte enchanteur, à qui l'on ne pouvait reprocher ni les emportemens de la satyre, ni ce naturel trop ardent qui paraît tendre à subjuguier les esprits plutôt qu'à les éclairer, eut cependant des ennemis implacables, on conçoit que M. de Voltaire, le rival, dans tous les genres, de tous les Ecrivains de son tems, devait avoir soulevé contre lui d'autant plus de haine, qu'il n'eut pas, comme Racine, la faiblesse de se décourager. Cette vigueur de caractère, devenue pour ses ennemis un nouveau motif d'acharnement,

C

semblerait annoncer un homme heureux : mais toujours harcelé, en sens contraire, ou par l'adulation, ou par l'envie, accablé de gloire, & croyant n'en avoir jamais assez, peut-être était-il plus véritablement à plaindre que ceux qu'il importunait de l'éclat de sa vie. Elle fut un tissu continuel d'agitations & d'orages ; & si nous l'osons dire, un volcan toujours enflammé, & se consumant lui-même.

Cicéron, qu'il avait eu tant de plaisir à peindre dans *Rome sauvée*, Cicéron, faible comme lui, & qui découvrait si naïvement le desir qu'il avait que Rome fût sans cesse occupée de sa gloire, nous paroît, par ce genre de faiblesse même, l'homme avec qui M. de Voltaire avait le plus de rapports. De là cette multitude d'éditions de ses Œuvres qui se succédaient avec tant de rapidité l'une à l'autre, & dans lesquelles il n'en existe aucune encore qui soit entièrement digne de lui*.

* Nous n'en connaissons point où les matieres ne soient dans le plus grand désordre, où l'on ne trouve, dans un Volume, des vers défavoués avec mépris par M. de Voltaire dans un autre Volume, des doubles emplois, des répétitions accablantes, des Variantes d'un mauvais choix substituées à des leçons plus heureuses, qui doivent être

De-là cette sensibilité pour la Critique, dont les piqueres les plus légères lui causeraient de longs tourmens. Eh quoi! lui disions-nous un jour, en faisant allusion à quelques-uns de ces insectes littéraires, enorgueillis du pouvoir qu'ils avaient de troubler son repos, une fourmi devrait-elle vous donner de pareilles convulsions? *Ce n'est pas une fourmi, nous répondit-il, c'est une fourmilliere.*

rétablies par un Homme de goût. Nous insistons sur ces défauts d'ordre & de convenance, qui demandent un travail dont nous nous chargerions volontiers nous-même & pour lequel nous avons déjà rassemblé un grand nombre de matériaux. C'est un soin dont il nous ferait permis, sans aucune vanité, de nous croire plus capables que beaucoup de gens, par l'étude que nous avons faite, non-seulement du caractère & du génie de l'auteur, mais de la plupart des Editions qui ont paru jusqu'ici. Au reste, il est très-important pour la gloire de M. de Voltaire, qu'on ne tarde pas à s'en occuper. Il est plus digne qu'un autre d'un commentaire fait avec goût; & d'ailleurs il y a dans ses Ouvrages une foule d'allusions à des choses fugitives du tems, qui demandent à être fixées par des notes, ou qui deviendraient, à la longue, d'une obscurité impénétrable. Il y a de même des traits d'une plaisanterie fine & légère, qui pourraient échapper dans un âge un peu éloigné du nôtre. Nous faisons cette remarque en faveur de ceux qui peuvent prendre un intérêt véritable, soit à la personne, soit aux Ouvrages de M. de Voltaire.

Autant il était injuste envers lui-même, en paraissant ainsi se défier de sa réputation, autant il recevait avec complaisance l'encens le moins délicat & le moins flatteur. Sa reconnaissance allait jusqu'à donner de grands éloges à des hommes très-médiocres : chose nécessaire à remarquer ; car s'il était possible que sa gloire, inaltérable d'ailleurs, fût compromise, ce serait par ces éloges.

Venons au seul reproche essentiel qu'on puisse faire à sa mémoire, à celui où nous sommes forcés d'abandonner sa cause ; mais en conciliant le respect dû à la Religion, avec la juste horreur que nous inspire la superstition & le fanatisme. M. de Voltaire, élevé, malheureusement, dans cet esprit qui caractérise l'époque de la Régence ; esprit que lui-même a peint avec tant de graces dans ces vers :

Voici le tems de l'aimable Régence,
 Tems fortuné, marqué par la Licence,
 Où la Folie, agitant son Grelot,
 D'un pié léger parcourt toute la France,
 Où nul Mortel ne daigne être dévot,
 Où l'on fait tout, excepté pénitence.

M. de Voltaire, né dans ces principes, ou plutôt dans cette anarchie de principes, ayant d'ailleurs fixé ses premiers regards sur les tems

affreux de la Ligue, & sur cette journée d'horreur qu'il a rendue à jamais exécration dans sa *Henriade*; ayant depuis parcouru dans l'Histoire, cette longue suite d'attentats sacrés qui ont affligé la terre, au nom d'un Dieu de paix, les Croisades contre les Sarrasins, celles contre les Habitans de la Prusse & du Languedoc, les massacres de Mérindol & de Cabrière, ceux de la Saint-Barthélemi, ceux de l'Irlande, ceux des Vallées de Savoie, ceux de l'Inquisition, & cette multitude d'assassinats juridiques, d'emprisonnemens, d'exils, que Boileau lui-même, le discret Boileau, avait caractérisés avec tant de force dans une de ses Satyres *, qui n'est recommandable

* Le Satyre sur l'*Equivoque*, où l'on trouve ces vers pleins d'énergie sur l'abus de l'*Equivoque* en matière de Religion; abus, dit l'Auteur,

Dont l'Eglise elle-même eut peine à se sauver.
 Elle-même, deux fois, presque toute Arienne,
 Sentit, chez soi, trembler la Vérité Chrétienne,
 Lorsque, chez ses Sujets, l'un contre l'autre armés.
 Et sur un Dieu fait Homme, au combat animés,
 Tu fis, dans une guerre, & si triste & si longue,
 Périr tant de Chrétiens, martyrs d'une diphthongue.

que par cette seule peinture : M. de Voltaire ayant enfin, soit comme Historien, soit comme Poëte, promené son imagination ardente & sensible sur cette foule de proscriptions religieuses, s'abandonna au sentiment qui lui fit dire à Dieu, dans l'amertume de son cœur :

Je ne suis pas Chrétien, mais c'est pour t'aimer mieux.

Il eut le malheur de ne pas distinguer assez la Religion de l'Evangile, cette Religion de paix, de douceur & de clémence, de la Religion pervertie & dénaturée par les hommes. Il perdit de vue ce trophée qu'il a lui-même élevé au Christianisme dans les dernières

L'Europe fut un champ de massacre & d'horreur;
 Et l'Orthodoxe même, aveugle en sa fureur,
 De tes dogmes trompeurs nourrissant son idée,
 Oublia la douceur aux Chrétiens commandée,
 Et crut, pour venger Dieu de ses fiers ennemis,
 Tout ce que Dieu défend légitime & permis.
 Au signal tout-à-coup donné pour le carnage,
 Dans les villes, par-tout, théâtres de leur rage,
 Cent mille faux Zélés, le fer en main, courans,
 Allèrent attaquer leurs amis, leurs parens,
 Et, sans distinction, dans tout sein hérétique,
 Pleins de joie, enfoncer un poignard catholique:
 Car, quel Lion, quel Tigre, égale en cruauté
 Une injuste fureur qu'arme la Piété!

paroles de Gusman *, & tant de traits heureux répandus dans la *Henriade*, ou dans *Zaïre*, en faveur de cette même Religion. Il en devint l'un des plus redoutables adversaires par un excès de tolérance: ce qui prouve combien on doit se défier de l'ombre des vertus humaines. Mais enfin, sans vouloir pénétrer dans les vues profondes de la Providence, qui, peut tirer du scandale même un bien qui échappe d'abord à nos faibles yeux, qui fait si, en suscitant au Christianisme un pareil adversaire, Dieu n'a pas voulu justifier, de la manière la plus éclatante, que les efforts humains ne prévaudraient jamais contre son ouvrage? M. de Voltaire lui-même, en poursuivant sans cesse le monstre qu'il a si heureusement caractérisé dans ces vers :

Le Fanatisme est son horrible nom:
 Enfant dénaturé de la Religion,
 Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
 Et, reçu dans son sein, l'embrasse & le déchire,

n'a-t-il pas servi, sans le vouloir, cette Religion sainte, qui n'a pas de plus dangereux ennemis? Et, dans les impénétrables Juge-

*Voyez la dernière scène du cinquième acte d'*Alzire*.

mens de Dieu, ces titres n'auraient-ils pas amené un moment de grace & de clémence? Qu'il nous est doux, du moins, de nous former ces idées consolantes, & de pouvoir tempérer ce que cet article a de sévère, en reconnaissant que si M. de Voltaire eut, en effet, le malheur de s'égarer dans la Foi, il n'abjura jamais ce Dogme essentiel & fondamental d'un Dieu rémunérateur & vengeur; qu'il en fut, au contraire, un des défenseurs les plus zélés, & qu'il rendit un hommage constant aux vérités de première révélation renfermées dans la Loi naturelle!

Si nous n'avons pas dissimulé les faiblesses de cet Ecrivain célèbre, qu'il nous soit permis, du moins, de le venger de la calomnie. On lui a reproché la légèreté, l'avarice, la méchanceté; & personne, peut-être, n'a porté plus loin les vertus opposées.

Il a conservé pour ami, pendant plus de soixante ans, M. le Comte d'Argental, homme digne de toute son amitié, & avec qui ses premières liaisons avaient commencé dès le Collège. Son attachement à M. le Maréchal de Richelieu n'a pas été moins constant, & remonte, à-peu-près, à une époque aussi ancienne. Il a conservé de même presque tous

ses autres amis ; & s'il eut le malheur d'en perdre quelques-uns, on peut assurer que les premiers torts ne furent jamais de son côté.

Ses actes de bienfaisance sont innombrables. On fait ce qu'il a fait pour les Calas, les Sirven, les Montbailly, &c. &c., & ce qu'il a tenté pour les malheureux flétris par un Jugement d'Abbéville ; ses efforts pour justifier la mémoire de M. de Lally, & tous les infortunés qu'il a secourus de son éloquence, de son crédit, ou de sa fortune. Il a exercé des actes d'humanité moins brillans ; mais qui, peut-être, ne caractérisent que mieux l'esprit de bienfaisance dont il était animé. De malheureux Payfans de sa Terre, ruinés par un procès qu'ils avaient perdu, se présentèrent à lui, fondant en larmes, & implorant ses bontés. Il voulut voir leurs papiers, les remit à un Avocat célèbre pour les examiner, & dit à ces infortunés de revenir. L'Arrêt qui les avait condamnés était irrévocable par le fond & par la forme. Cette fatale lumière, en leur ôtant toute espérance, sembla les accabler d'un nouveau malheur. L'objet de leur perte se montait à mille écus, somme exorbitante pour de pauvres cultivateurs, chargés d'une famille nombreuse. M. de Vol-

taire ne put tenir à ce spectacle de douleur ; il passa dans son cabinet, leur apporta cette somme, en les remerciant de l'occasion qu'ils lui avaient procurée de leur donner ce secours, qui ne fut pas le dernier qu'il répandit sur eux. Ce trait est consacré par un médaillon que nous avons vu chez M. le Comte d'Argental.

Souvent il allait au-devant des malheureux ; il les prévenait par ses bontés, en leur épargnant l'embarras de la demande. S'ils étaient dans le cas de ne point recevoir à titre de don, il leur prêtait sans vouloir aucun intérêt, & même en les dispensant de la reconnaissance.

Ce n'était pas des sommes légères qu'il harfardait ainsi. Un Gentilhomme des environs de Geneve, décoré dans le service, nous a dit à nous-mêmes que M. de Voltaire lui avait prêté, de la maniere la plus noble, une somme de trente mille livres, dans un tems où il paraissait peu vraisemblable que cet Officier fût jamais à portée de s'acquitter. A l'égard des personnes à qui leur situation ne permettait pas de rendre, il les secourait par des libéralités entieres & absolues. Plusieurs de ces bienfaits ont passé par les mains de M. d'Argental.

Il est quelques Gens de Lettres qui en ont reçu de considérables. On n'attendait pas d'eux qu'ils les publiassent, on souhaitait seulement qu'ils parussent ne les pas oublier.

Il ne tira d'autre vengeance d'un homme qui avait passé une partie de sa vie à le calomnier, qui était tombé dans l'indigence, & qui lui offrait de rétracter ses calomnies par un acte public, que de refuser la rétractation, & d'envoyer à ce malheureux un présent de cinquante louis.

Les richesses qui le mettaient à portée de se procurer des jouissances si douces, il les avait acquises par les voies les plus légitimes, par le commerce de Cadix, & par un intérêt considérable que M. du Verney lui avait donné dans les vivres, & dont il avait fait les fonds.

On a cru long-tems que ses Ouvrages lui avaient rapporté des produits immenses: mais les registres des Comédiens feront foi qu'à l'exception de ses premières Tragédies, dont il avait tiré quelques émolumens, il n'a jamais reçu la part d'auteur qu'il était en droit d'exiger. Plusieurs Libraires, Messieurs Cramer de Geneve, entr'autres, se sont fait un devoir de publier qu'ils lui avaient

Pentiere obligation de leur fortune, fans qu'il ait accepté d'eux la plus légère rétribution.

On fait avec quel généreux empressement il faisoit l'occasion de servir de pere à la petite niece du grand Corneille, qui lui dut, à la fois, son éducation & son établissement. Un Homme de Lettres, digne de concourir à cette belle action par l'élévation de son ame, & de la proposer à M. de Voltaire avec la noble confiance du génie (8), M. le Brun, Secrétaire des Commandemens de feu Mgr. le Prince de Conti, eut, comme nous l'avons dit ailleurs, le courage de sommer M. de Voltaire, au nom de sa gloire, de devenir le bienfaiteur de Mademoiselle Corneille: il était bien sûr que sa confiance ne ferait point trompée.

Mais rien ne caractérise mieux ce sentiment de bonté, toujours actif dans M. de Voltaire, que les tendres soins qu'il prit, sur la fin de sa vie, de la jeunesse de Mademoiselle de Varicourt, aujourd'hui Madame la Marquise de Villette, qui n'avait auprès de lui d'autre recommandation que sa naissance, son ingénuité & ses graces.

M. de Voltaire fut payé de ses soins par une reconnaissance vraiment filiale. Nous en avons vu les marques les plus touchantes trois

mois après la mort de ce grand Homme, que Madame la Marquise de Villette semblait encore appeller par ses regrets, & dont elle ne pouvait prononcer le nom sans verser des larmes, & sans exciter les nôtres. Avec quelle douce émotion, elle se rappelait ses soins tendres & paternels, les jeux de son enfance autour de ce Vieillard, devenu auguste pour elle, par cette bonhomie de l'ame & du vrai génie, avec laquelle il daignait se prêter lui-même à ces jeux!

M. de Voltaire ayant chez lui, à Ferney, M. le Marquis de Villette, dont il avait toujours aimé & encouragé l'esprit, s'aperçut avec complaisance de ses assiduités auprès de sa jeune pupille; & un jour, en présence de M. le Marquis de Ville-vieille, il lui proposa cinquante mille écus pour la dot de Mademoiselle de Varicourt. " Je suis sûr, lui disait-
 „ il, que Madame Denis, ma niece, fera de
 „ mon avis; car elle regarde *Belle & Bonne* *
 „ comme sa fille. Quant à mes autres Parens,
 „ j'ai une bonne succession à leur laisser, &
 „ vous conviendrez qu'ils n'ont pas long-

* C'est le nom d'amitié que M. de Voltaire avait donné à Mademoiselle de Varicourt; nom qui est devenu familier à tous ceux qui ont l'avantage de la connoître.

„ tems à attendre.” M. le Marquis de Villette ne voulut jamais consentir à cette générosité. Il n'est donc pas vrai, comme on l'avait dit dans le Journal de Paris, que M. de Voltaire ait doté Mademoiselle de Varicourt : mais, après avoir présidé à son mariage, il voulut l'accompagner à Paris ; il voulut revoir cette Ville, dont il avait fait si long-tems les délices, & vers laquelle il se sentait rappelé par cet amour de la Patrie, qui ne s'éteint jamais dans une ame sensible.

Nous avons nous mêmes consacré ailleurs la maniere dont il y fut accueilli, les sentimens de vénération & de tendresse qu'il lisait dans tous les yeux, l'hommage public enfin qui lui fut rendu par tous les Ordres de la Nation. Tout ce qui avait avec lui des droits communs à la gloire, Français, Etrangers, se firent un devoir de se faire présenter chez lui. Le célèbre Franklin, ce vengeur de l'Amérique, voulut, non-seulement le voir, mais ménager à son Petit-Fils, encore enfant, le plaisir de se rappeler un jour qu'il avoit vu la merveille de l'Europe, & de pouvoir dire, comme Ovide : *Virgilium vidi.*

Cependant, au milieu de cette gloire, hélas ! trop courte, & suivie bientôt des

plus cruels regrets, Madame la Marquise de Villette était toujours présente à son cœur. Pendant sa dernière maladie, occasionnée, comme on le fait, non par la nature, qui semblait respecter encore un de ses plus rares ouvrages, mais par une dose forcée d'opium, qu'il avait eu le malheur de prendre indiscrettement, il ne cessait de demander à Madame la Marquise de Villette, un Notaire, dans l'intention, sans doute, de lui laisser des marques de son souvenir, aussi bien qu'à plusieurs de ses amis: mais trop attendrie pour s'occuper d'elle-même, trop noble pour penser à de nouveaux bienfaits après ceux qu'elle avait reçus, elle ne manqua envers lui que de cette complaisance. Cependant, la mort, qui éteignait par degrés M. de Voltaire, n'avait pu éteindre encore sa sensibilité. Il voulut écrire, & les derniers mots que traça sa main mourante, furent une Lettre à son ami M. d'Alembert, dans laquelle il lui disait, que n'ayant plus que quelques momens à vivre, il lui recommandait Madame la Marquise de Villette. Il n'eut pas la force d'en écrire davantage; il perdit la connaissance & le sentiment, & il expira le 30 Mai 1778.

A cette nouvelle, le plus morne silence

succéda tout-à-coup à ces acclamations triomphales que la Nation lui avait prodiguées tant de fois dans les derniers momens de sa vie; & ce silence exprimait, de la maniere la plus énergique, ce sentiment de consternation profonde qui accompagne toujours les pertes irréparables.

Depuis quelques jours, l'idée de sa mort prochaine l'occupait sans cesse. Jamais il ne fut atteint de plus de mélancolie, qu'en revenant de chez Madame la Marquise de G***, dont il avait été l'ami dans sa première jeunesse, lorsqu'elle était Mademoiselle de L**.

“ Je viens, dit-il, d'un bord du Styx à l'autre; je ne me suis jamais trouvé si vieux qu'aujourd'hui.” C'était pour Mademoiselle de L** qu'il avait fait l'Epître si connue *des Tu & des Vous*.

Peu de tems avant sa maladie, il vint voir à table M. le Marquis de Villette, & après quelques momens du recueillement le plus sombre, il lui dit: “ Vous êtes comme ces
» Rois d'Egypte, qui, en mangeant, avaient
» une tête de mort devant eux.”

Il disait, sur son arrivée à Paris: “ Je suis
» venu chercher la gloire & la mort.”

Il répondit à un Artiste, qui lui présentait

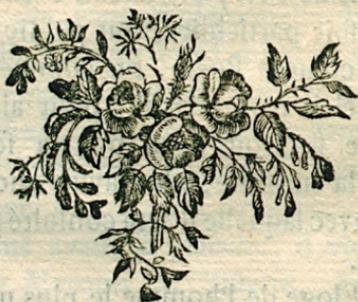
„ le tableau de son triomphe: “ C'est mon tom-
 „ beau qu'il me faut, & non pas mon triom-
 „ phe ”.

On demande quelquefois si M. de Voltaire perdra dans la génération à venir quelque chose de sa renommée. Nous osons croire qu'elle ne fera que s'accroître, lorsque nous considérons l'influence qu'il a eue sur son siècle, dont on ne trouvera nulle part, une peinture plus fidelle que dans ses Ouvrages. Si l'on pense que pendant les trois générations où il a vécu, il ne s'est passé aucun événement intéressant, soit particulier, soit public, qu'il n'ait célébré comme Poëte, ou comme Historien, & auquel il n'ait attaché, pour ainsi dire, le sceau de sa gloire, on pourra se faire une idée de la curiosité, plus avide encore que la nôtre, avec laquelle il sera consulté par nos descendants.

Cet Eloge de l'homme le plus universel qui ait existé dans les Lettres, à qui l'on pourra disputer plus ou moins de gloire, mais à qui l'on ne contestera jamais la qualité d'homme unique, aura l'avantage de précéder celui que l'Europe attend avec impatience du Roi de Prusse, & qui deviendra encore une des plus brillantes singularités de la destinée de

D

M. de Voltaire. Puiffe ce grand Prince, tant de fois célébré, & fi digne de l'être par ce grand Poëte, trouver dans le faible hommage que nous venons de lui rendre, ce caractère de franchise, d'impartialité & de courage que devait nous inspirer le tendre attachement que nous avons eu pour lui pendant sa vie, & que nous conservons à sa mémoire!



N O T E S

ET PIECES JUSTIFICATIVES

DE L'ÉLOGE.

(1) **M.** DE VOLTAIRE, très-jeune encore, avait été honoré d'un accueil plein de graces & de bonté par le Duc LÉOPOLD, aïeul de la Reine, le même dont il a fait un si bel éloge dans son *Siecle de Louis XIV.* Il avait présenté à ce Prince & à Madame la Duchesse de Lorraine sa Tragédie d'*Oedipe*, avec ces vers *, que nous ne nous rappellons pas d'avoir vus dans aucun Recueil.

O vous de vos Sujets l'exemple & les délices,
 Vous qui réglez sur eux, en les comblant de biens,
 De mes faibles talens acceptez les prémices:
 C'est aux Dieux qu'on les doit, & vous êtes les miens.

Depuis, il avait été accueilli d'une manière plus distinguée encore par la Reine d'Angleterre,

* L'Auteur les tient de son Pere, qui avait eu l'honneur d'être du Conseil du Duc Léopold,

à qui il dédia la belle Edition de la *Henriade*, faite à Londres en 1726.

Enfin, il a eu l'honneur d'être en correspondance avec le feu Roi STANISLAS, Duc de Lorraine, avec le Pape BENOÎT XIV, avec l'Impératrice de Russie, les Rois de Pologne, de Suede, de Danemarck, & principalement avec le Roi de Prusse, & Madame la Margrave de Bareith, sa sœur. Non-seulement, il en reçut les plus grandes marques de bonté, mais il fut admis à leur familiarité la plus intime, comme on peut en juger par ces Lettres, non moins honorables pour les Souverains qui les ont écrites, que pour M. de Voltaire lui-même, & qui deviennent pour la littérature entière un des plus précieux monumens de notre siècle. C'est à ces titres que nous nous permettons de les déposer ici.

Lettre du Roi de Prusse à M. de Voltaire.

„ J'AI vu la lettre que votre niece vous écrit
 „ de Paris. L'amitié qu'elle a pour vous lui attire
 „ mon estime. Si j'étais Madame Denis, je pen-
 „ serais de même; mais étant ce que je suis, je
 „ pense autrement. Je serais au désespoir d'être
 „ cause du malheur de mon ennemi; & comment
 „ pourrais-je vouloir l'infortune d'un homme
 „ que j'estime, que j'aime, & qui me sacrifie sa Pa-

„ trie & tout ce que l'humanité a de plus cher ?
„ Non, mon cher Voltaire ; si je pouvais prévoir
„ que votre transplantation pût tourner le moins
„ du monde à votre désavantage , je serais le pre-
„ mier à vous en dissuader. Oui , je préférerais
„ votre bonheur au plaisir extrême que j'ai de
„ vous avoir. Mais vous êtes Philosophe ; je le
„ suis de même : qu'y a-t-il de plus naturel , de
„ plus simple & de plus dans l'ordre , que des
„ Philosophes faits pour vivre ensemble , réunis
„ par la même étude , par le même goût , & par
„ une façon de penser semblable , se donnent
„ cette satisfaction ? Je vous respecte comme mon
„ Maître en éloquence & en faveur ; je vous
„ aime comme un ami vertueux. Quel esclava-
„ ge, quel malheur, quel changement, quelle in-
„ constance de fortune y a-t-il à craindre dans un
„ Pays où l'on vous estime autant que dans vo-
„ tre Patrie, & chez un ami qui a un cœur recon-
„ naissant ? Je n'ai point la folle présomption de
„ croire que Berlin vaut Paris. Si les richesses ,
„ la grandeur & la magnificence font une Ville
„ aimable, nous le cédon à Paris. Si le bon goût,
„ peut-être plus généralement répandu , se
„ trouve dans un endroit du monde , je fais , &
„ j'en conviens , que c'est à Paris. Mais vous ,
„ ne portez-vous pas ce goût par-tout où vous

„êtes? Nous avons des organes qui nous suffi-
 „sent pour vous applaudir; & en fait de senti-
 „mens, nous ne le cédon à aucun pays du mon-
 „de. J'ai respecté l'amitié qui vous liait à Madame
 „du Châtelet; mais après elle, j'étais un de vos
 „plus anciens amis. Quoi! parce que vous vous
 „retirez dans ma maison, il fera dit que cette
 „maison devient une prison pour vous! Quoi!
 „parce que je suis votre ami, je serai votre ty-
 „ran! Je vous avoue que je n'entends pas cette
 „logique-là; que je suis fermement persuadé
 „que vous ferez heureux ici tant que je vivrai;
 „que vous ferez regardé comme le pere des Let-
 „tres & des Gens de goût, & que vous trouve-
 „rez en moi toutes les consolations qu'un hom-
 „me de votre mérite peut attendre de quel-
 „qu'un qui l'estime. Bon soir, FRÉDÉRIC.

Autre Lettre du même Prince à M. d'Alembert,
 à l'occasion de la Statue érigée par souscription à
 M. de Voltaire, en 1770, & pour laquelle le Roi
 de Prusse voulut être des premiers à souscrire.*

“Le plus beau monument de Voltaire est celui
 „qu'il érige lui-même, ses Ouvrages; ils sub-

* Cette Lettre est consignée dans les Archives de l'Académie.

„ sifieront plus long-tems que la Basilique de
 „ Saint-Pierre, le Louvre, & tous ces bâtimens
 „ que la vanité consacre à l'éternité. On ne par-
 „ lera plus français, que Voltaire fera encore
 „ traduit dans la Langue qui lui aura succédé.
 „ Cependant, rempli du plaisir que m'ont fait
 „ ses productions si variées, & chacune si par-
 „ faite en leur genre, je ne pourrais, sans ingra-
 „ titude, me refuser à la proposition que vous
 „ me faites de contribuer au monument que lui
 „ élève la reconnaissance publique. Vous n'avez
 „ qu'à m'informer de ce qu'on exige de ma part;
 „ je ne refuserai rien pour cette Statue, plus glo-
 „ rieuse pour les Gens de Lettres qui la lui consa-
 „ crent, que pour Voltaire même. On dira que
 „ dans ce dix-huitieme siecle, où tant de Gens
 „ de Lettres se déchirent par envie, il s'en est
 „ trouvé d'assez nobles, d'assez généreux pour
 „ rendre justice à un homme doué de génie &
 „ de talens supérieurs à tous les siecles; que nous
 „ avons mérité de posséder Voltaire, & la posté-
 „ rité la plus reculée nous enviera encore cet
 „ avantage. Distinguer les hommes célèbres,
 „ rendre justice au mérite, c'est encourager les ta-
 „ lens & la vertu. C'est la seule récompense des
 „ belles ames; elle est bien due à tous ceux qui
 „ cultivent supérieurement les Lettres. Elles pro-

„ curent les plaisirs de l'esprit, plus durables que
 „ ceux du corps; elles adoucissent les mœurs les
 „ plus féroces; elles répandent leurs charmes sur
 „ tout le cours de la vie; elles rendent notre
 „ existence supportable, & la mort moins affreu-
 „ se. Continuez donc, Messieurs, de protéger &
 „ de célébrer ceux qui s'y appliquent, & qui
 „ ont le bonheur en France d'y réussir. Ce sera
 „ ce que vous pourrez faire de plus glorieux pour
 „ votre Nation. FRÉDÉRIC.

*Lettre de son Altesse Royale Madame la Princesse
 de Bareith, à M. de Voltaire.*

„ VOTRE Lettre m'a sensiblement touchée;
 „ celle que vous m'avez adressée pour le Roi, a
 „ fait le même effet sur lui. J'espère que vous se-
 „ rez satisfait de sa réponse, pour ce qui vous
 „ concerne. Mais vous le ferez aussi peu que moi
 „ de ses résolutions. Je m'étais flattée que vos
 „ réflexions feraient quelque impression sur son
 „ esprit. Vous verrez le contraire dans le billet
 „ ci-joint. Il ne me reste qu'à suivre sa destinée,
 „ si elle est malheureuse. Je ne me suis jamais
 „ piquée d'être Philosophe. J'ai fait mes efforts
 „ pour le devenir. Le peu de progrès que j'ai fait
 „ m'a appris à mépriser les grandeurs & les ri-
 „ chesses; mais je n'ai rien trouvé dans la Philo-
 „ sophie, qui puisse guérir les plaies du cœur,

„ que le moyen de s'affranchir de ces maux, en
 „ cessant de vivre. L'état où je suis est pire que
 „ la mort. Je vois le plus grand homme du siècle,
 „ mon frere, mon ami, réduit à la plus affreuse
 „ extrémité. Je vois ma famille entiere exposée
 „ aux dangers & aux périls; ma Patrie déchirée
 „ par d'impitoyables ennemis; le pays où je suis,
 „ peut-être menacé de pareils malheurs. Plût au
 „ Ciel que je fusse chargée toute seule des maux
 „ que je viens de vous décrire! Je les souffrirais,
 „ & avec fermeté.

„ Pardonnez-moi ce détail. Vous m'engagez,
 „ par la part que vous prenez à ce qui me regarde,
 „ de vous ouvrir mon cœur. Hélas! l'espoir en
 „ est presque banni. La fortune, lorsqu'elle chan-
 „ ge, est aussi constante dans ses persécutions
 „ que dans ses faveurs. L'Histoire est pleine
 „ de ces exemples; mais je n'y en ai point
 „ trouvé de pareils à celui que nous voyons,
 „ ni une guerre aussi inhumaine & cruelle parmi
 „ des Peuples policés. Vous géiriez, si vous
 „ saviez la triste situation de l'Allemagne & de la
 „ Prusse. Les cruautés que les Russes commet-
 „ tent dans cette dernière, font frémir la na-
 „ ture. Que vous êtes heureux dans votre her-
 „ mitage, où vous vous reposez sur vos lau-
 „ riers, & où vous pouvez philosopher de sang-

„ froid sur l'égarement des hommes ! Je vous y
 „ fouhaite tout le bonheur imaginable. Si la for-
 „ tune nous favorise encore, comptez sur toute
 „ ma reconnaissance. Je n'oublierai jamais les
 „ marques d'attachement que vous m'avez don-
 „ nées ; ma sensibilité vous en est un garant. Je
 „ ne suis jamais amie à demi, & je le serai toujours
 „ véritablement de Frere Voltaire.

WELHELMINE.

„ Bien des complimens à Madame Denis ;
 „ continuez, je vous prie, d'écrire au Roi”.

Quel est l'Homme de Lettres, vraiment digne de ce nom, qui, en lisant ce que nous venons de transcrire, ne s'enorgueillira pas d'être né dans un siecle où l'on a vu de pareils Souverains ! Qu'il nous soit permis de répéter ici ce que nous avons dit ailleurs, à l'occasion de cette même Lettre. Combien ce style ne doit-il pas confondre le sot orgueil de ces petits importans, de ces personages de la veille, qui, dans l'ivresse d'un moment de faveur, osent se méconnaître assez pour écrire avec morgue à des gens qui ont au moins sur eux la prééminence du génie, & qui même, sous d'autres rapports, voudraient à peine les reconnaître pour leurs égaux ! Il n'est guere d'homme du premier mérite qui n'ait été exposé quelquefois à recevoir de ces Lettres d'une familiarité

arrogante, & qui n'en ait souri d'indignation ou de pitié. Mais il faut convenir que cette bassesse, déguisée sous le nom de morgue, est inconnue aux véritables Grands. Ce n'est ordinairement que par l'excès de leur politesse, qu'ils semblent avertir des égards qui leur sont dûs, & ce genre d'orgueil est bien supérieur à la petite vanité bourgeoise.

(2) Si quelque chose, dans l'antiquité, peut être comparable aux Lettres qu'on vient de lire, c'est, sans doute celle que Philippe de Macédoine écrivit à Aristote, en lui apprenant la naissance d'Alexandre.

„ Je vous apprends que j'ai un fils. Je rends
 „ graces aux Dieux, non pas tant de me l'a-
 „ voir donné, que de me l'avoir donné du temps
 „ d'Aristote. J'ai lieu de me promettre que vous
 „ en ferez un successeur digne de nous, & un
 „ Roi digne de la Macédoine ”.

(3) Nous n'avons, entendu qu'une fois cette Tragédie d'*Irene*, donnée par l'Auteur à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, & qui n'est point encore imprimée. Cette Piece nous a paru très-supérieure à quelques-unes des dernières Tragédies de M. de Voltaire. Nous y avons trouvé des momens d'intérêt, & des vers dignes de son meil-

leur tems : mais ce que nous avons remarqué , avec le plus d'étonnement, c'est le caractère plein de feu d'Alexis Comnene, & le contraste heureux que fait avec ce caractère bouillant le personnage de Léonce, pere d'Irene, personnage d'un stoïcisme inflexible & tranquille, contre lequel l'impétuosité d'Alexis vient toujours se briser.

(4) Que ceux qui ont accusé M. de Voltaire de jalousie, jettent les yeux sur cette magnifique analise qu'il a donnée de la Tragédie d'*Iphigénie*.

Quelle Piece, dit-il, pourrions-nous proposer à l'Europe, qui réunit tous ces avantages? . . . Ne serait-ce point l'*Iphigénie en Aulide*? Dès le premier vers, je me sens intéressé, & attendri; ma curiosité est excitée par les seuls vers que prononce un simple Officier d'Agamemnon; vers harmonieux, vers charmans, vers tels qu'aucun Poète n'en faisait alors.

A peine un faible jour vous éclaire & vous guide;
Vos yeux seuls, & les miens sont ouverts en Aulide.
Auriez-vous, dans les airs, entendu quelque bruit!
Les Vents vous auraient-ils exaucé cette nuit!
Mais tout dort, & l'Armée, & les Vents, & Neptune.

„ Agamemnon, plongé dans la douleur, ne
„ répond point à Arcas, ne l'entend point; il
„ se dit à lui-même en soupirant:

Heureux qui, satisfait de son humble fortune:

Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché.

„ Quels sentimens ! Quels vers heureux ! Quelle
„ voix de la nature !

„ Est-il un homme de bon sens & d'un cœur
„ sensible, qui n'écoute le récit d'Agamemnon
„ avec un transport mêlé de pitié & de crainte,
„ & qui ne sente les vers de Racine pénétrer jus-
„ qu'au fond de son ame ? L'intérêt, l'inquié-
„ tude, l'embarras augmentent dès la troisieme
„ Scene, quand Agamemnon se trouve entre
„ Achille & Ulyffe.

„ La crainte, cette ame de la Tragédie, re-
„ double encore à la Scene qui fuit. C'est Ulyffe
„ qui veut persuader Agamemnon, & immoler
„ Iphigénie à l'intérêt de la Grece. Ce personnage
„ d'Ulyffe est odieux ; mais, par un art admira-
„ ble, Racine fait le rendre intéressant.

Je suis pere, Seigneur, & faible comme un autre,
Mon cœur se met, sans peine, à la place du vôtre ;
Et frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis prêt de pleurer.

„ Dès ce premier acte, Iphigénie est condamnée
„ à mort ; Iphigénie, qui se flatte avec tant de
„ raison d'épouser Achille : elle va être sacrifiée

„ sur le même Autel où elle doit donner la main
 „ à son Amant.

*Nubendi tempore in ipso :
 Tantum Religio potuit suadere malorum !*

SECOND ACTE D'IPHIGÉNIE.

“ C'est avec une adresse bien digne de lui, que
 „ Racine, au second acte, fait paraître Eriphile,
 „ avant qu'on ait vu Iphigénie. Si l'Amante ai-
 „ mée d'Achille s'était montrée la première, on
 „ ne pourrait souffrir Eriphile sa rivale. Ce per-
 „ sonnage est absolument nécessaire à la Piece,
 „ puisqu'il en fait le dénouement ; il en fait même
 „ le nœud : c'est elle, qui, sans le savoir, inspire
 „ des soupçons cruels à Clitemnestre, & une
 „ juste jalousie à Iphigénie ; & par un art encore
 „ plus admirable, l'Auteur fait intéresser pour
 „ cette Eriphile elle-même. Elle a toujours été
 „ malheureuse ; elle ignore ses parens ; elle a été
 „ prise dans sa Patrie mise en cendre : un Oracle
 „ funeste la trouble ; & pour comble de maux,
 „ elle a une passion involontaire pour ce même
 „ Achille dont elle est captive :

Dans les cruelles mains, par qui je suis ravie,
 Je demeurai long-tems sans lumière & sans vie.
 Enfin mes faibles yeux chercherent la clarté ;
 Et me voyant presser d'un bras ensanglanté,

Je frémissais, Doris, & d'un vainqueur sauvage
 Craignais de rencontrer l'effroyable visage;
 J'entrai dans son vaisseau, détestant sa fureur,
 Et toujours détournant ma vue avec horreur.
 Je le vis: son aspect n'avait rien de farouche;
 Je sentis le reproche expirer dans ma bouche;
 Je sentis contre moi mon cœur se déclarer:
 J'oubliai ma colere, & ne fus que pleurer,

„ Il le faut avouer; on ne faisait point de
 „ tels vers avant Racine. Non-seulement, per-
 „ sonne ne savait la route du cœur, mais pres-
 „ que personne ne savait la finesse de la verifica-
 „ tion, cet art de rompre la mesure: *Je le vis;*
 „ *son aspect n'avait rien de farouche*: personne ne
 „ connaissait cet heureux mélange de syllabes
 „ longues & breves, & de consonnes, suivies de
 „ voyelles, qui font couler un vers avec tant de
 „ mollesse, & qui le font entrer dans une oreille
 „ sensible & juste avec tant de plaisir.

“ Quel tendre & prodigieux effet cause ensui-
 „ te l'arrivée d'Iphigénie! Elle vole après son
 „ pere, aux yeux d'Eriphile même, de son pere,
 „ qui a pris enfin la résolution de la sacrifier; cha-
 „ que mot de cette scene tourne le poignard dans
 „ le cœur.... Tout est noble, mais d'une simpli-
 „ cité attendrissante, & la scene finit par ces
 „ mots terribles: *Vous y ferez, ma fille*; sentence
 „ de mort, après laquelle il ne faut plus rien
 „ dire.

“ On prétend que ce mot déchirant est dans
 „ Euripide : on le répète sans cesse. Non, il n’y
 „ est pas. Il faut se défaire enfin, dans un siècle
 „ tel que le nôtre, de cette maligne opiniâtreté
 „ à faire valoir toujours l’ancien Théâtre des
 „ Grecs aux dépens du Théâtre Français. Voici
 „ ce qui est dans Euripide.

I P H I G E' N I E.

Mon pere, me ferez-vous habiter dans un autre séjour
 (ce qui veut dire, me marierez-vous ailleurs) ?

A G A M E M N O N.

Laissez cela; il ne convient pas à une fille de savoir ces
 choses.

I P H I G E' N I E.

Mon pere, revenez au plutôt, après avoir achevé votre
 entreprise.

A G A M E M N O N.

Il faut auparavant que je fasse un sacrifice.

I P H I G E' N I E.

Mais, c’est un soin dont les Prêtres doivent se charger.

A G A M E M N O N.

Vous le ferez, puisque vous ferez tout auprès, au
 lavoir.

I P H I G E' N I E.

Ferons-nous, mon pere, un chœur autour de l’autel?

A G A M E M N O N.

Je te crois plus heureuse que moi: mais à présent cela
 ne t’importe pas; donne-moi un baiser triste, & ta main,
 puisque tu dois être si long-tems absente de ton pere. O
 quelle gorge! quelles joues! quels blonds cheveux! Que
 de

de douleur la Ville des Phrygiens & Hélène me causent !
Je ne veux plus parler , car je pleure trop en t'embrassant.
Et vous fille de Lédà , excusez-moi , si l'amour paternel
m'attendrit trop , quand je dois donner ma fille à Achille.

„ Ensuite Agamemnon instruit Clitemnestre
„ de la généalogie d'Achille , & Clitemnestre lui
„ demande si les noces de Pélée & de Thétis se
„ firent au fond de la mer.

„ Brumoy a déguisé , autant qu'il l'a pu , ce
„ Dialogue , comme il a falsifié presque toutes
„ les Pièces qu'il a traduites. Mais rendons jus-
„ tice à la vérité , & jugeons si ce morceau d'Eu-
„ ripide approche de celui de Racine.

Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille ?

A G A M E M N O N.

Hélas !

I P H I G E' N I E.

Vous vous taisez !

A G A M E M N O N.

Vous y ferez , ma fille.

„ Comment peut-il se faire qu'après cet arrêt
„ de mort qu'Iphigénie ne comprend point ,
„ mais que le Spectateur entend avec tant d'é-
„ motion , il y ait encore des scènes touchan-
„ tes dans le même acte , & même des coups
„ de Théâtre frappans ? C'est-là , selon moi ,
„ le comble de la perfection ”.

E

ACTE TROISIEME.

„ Après des incidens naturels bien préparés,
 „ & qui tous concourent à redoubler le noeud de
 „ la Piece, Clitemnestre, Iphigénie, Achille,
 „ attendent dans la joie le moment du mariage.
 „ Eriphile est présente, & le contraste de sa dou-
 „ leur avec l'allégresse de la mere & des deux
 „ amans, ajoute à la beauté de la situation. Ar-
 „ cas paraît de la part d'Agamemnon; il vient
 „ dire que tout est prêt pour célébrer ce maria-
 „ ge fortuné. Mais, mais, quel coup! quel
 „ moment épouvantable!

Il l'attend à l'autel... pour la sacrifier...

„ Achille, Clitemnestre, Iphigénie, Eriphile,
 „ expriment alors en un seul vers tous leurs
 „ sentimens différens, & Clitemnestre tombe
 „ aux genoux d'Achille.

Oubliez une gloire importune;
 Ce triste abaiffement convient à ma fortune.

C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord;
 Et votre nom, Seigneur, la conduit à la mort,
 Ira-t-elle des Dieux, implorant la justice,
 Embrasser les autels parés pour son supplice!
 Elle n'a que vous seul; vous êtes en ces lieux
 Son pere, son époux, son aïe, ses Dieux.

„ O véritable Tragédie! Beauté de tous les
 „ tems & de toutes les Nations! Malheur aux
 „ barbares qui ne sentiraient pas jusqu'au fond
 „ du cœur ce prodigieux mérite!

„ Je fais que l'idée de cette situation est dans
 „ Euripide; mais elle y est comme le marbre est
 „ dans la carrière, & c'est Racine qui a conf-
 „ truit le Palais.

„ Une chose assez extraordinaire, mais bien
 „ digne des Commentateurs, toujours un peu
 „ ennemis de leur Patrie, c'est que le Jéfuite Bru-
 „ moy, dans son Discours sur le Théâtre des
 „ Grecs, fait cette critique: *Supposons qu'Euri-
 „ pide vint de l'autre monde, & qu'il assistât à la
 „ représentation de l'Phigénie de Racine, ne se-
 „ rait-il point révolté de voir Clitemnestre aux
 „ pieds d'Achille, qui la relève, & de mille au-
 „ tres choses, soit par rapport à nos usages, qui
 „ nous paraissent plus polis que ceux de l'antiquité,
 „ soit par rapport aux bienséances, &c.?*

„ Remarquez, Lecteurs, avec attention, que
 „ Clitemnestre se jette aux genoux d'Achille dans
 „ Euripide, & que même il n'est point dit qu'A-
 „ chille la relève.

„ A l'égard de *mille autres choses, par rapport
 „ à nos usages*, Euripide se ferait conformé aux
 „ usages de la France, & Racine à ceux de la
 „ Grece....”.

ACTE QUATRIÈME.

„ Comme dans cette Tragédie, l'intérêt s'é-
 „ chauffe toujours de scene en scene, que tout y
 „ marche de perfections en perfections, la grande
 „ scene entre Agamemnon, Clitemnestre &
 „ Iphigénie, est encore supérieure à tout ce que
 „ nous avons vu. Rien ne fait jamais au Théâtre
 „ un plus grand effet que des personnages qui
 „ renferment d'abord leur douleur dans le fond
 „ de leur ame, & qui laissent ensuite éclater tous
 „ les sentimens qui les déchirent. On est partagé
 „ entre la pitié & l'horreur : c'est d'un côté Aga-
 „ memnon accablé lui-même de tristesse, qui
 „ vient demander sa fille, pour la mener à l'au-
 „ tel, sous prétexte de la remettre au Héros à
 „ qui elle est promise ; c'est Clitemnestre qui
 „ lui répond d'une voix entrecoupée :

S'il faut partir, ma fille est toute prête :
 Mais vous, n'avez-vous rien, Seigneur, qui vous arrête ?

AGAMEMNON.

Moi, Madame !

CLITEMNESTRE.

Vos soins ont-ils tout préparé ?

AGAMEMNON.

Calchas est prêt, Madame, & l'autel est paré ;
 J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLITEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, Seigneur, de la Victime ?

„ Ces mots, *Vous ne me parlez point de la vic-*

„ *time*, ne font pas assurément dans Euripide. On
 „ fait de quel sublime est le reste de la scene, non
 „ pas de ce sublime de déclamation, non pas de
 „ ce sublime de pensées recherchées, ou d'expres-
 „ sions gigantesques, mais de ce qu'une mere au
 „ désespoir peut avoir de plus pénétrant & de
 „ plus terrible, de ce qu'une jeune Princesse, qui
 „ sent tout son malheur, a de plus touchant &
 „ de plus noble: après quoi, Achille déploie la
 „ fierté, l'indignation, les menaces d'un Héros
 „ irrité, sans qu'Agamemnon perde rien de sa
 „ dignité; & c'était-là le plus difficile.

„ Jamais Achille n'a été plus Achille que dans
 „ cette Tragédie. . . . Il aime Iphigénie, & il le
 „ doit; il la regarde comme sa femme: mais il
 „ est beaucoup plus fier, plus violent qu'il n'est
 „ tendre; il aime comme Achille doit aimer,
 „ & il parle comme Homere l'aurait fait par-
 „ ler, s'il avait été Français”.

ACTE CINQUIEME.

„ M. Luneau de Boisgermain, qui a fait une
 „ Edition de Racine, avec des Commentaires,
 „ voudrait que la catastrophe d'Iphigénie fût en
 „ action sur le Théâtre”.--- Nous n'avons, dit-il,
 „ qu'un regret à former; c'est que Racine n'ait

„ point composé sa Piece dans un tems où le
 „ Théâtre fût, comme aujourd'hui, dégagé de
 „ la foule des Spectateurs, qui inondaient autre-
 „ fois le lieu de la scene; ce Poëte n'aurait pas
 „ manqué de mettre en action la catastrophe qu'il
 „ n'a mise qu'en récit. On eût vu d'un côté un
 „ pere conterné, une mere éperdue, vingt Rois
 „ en suspens, l'autel, le bûcher, le Prêtre, le
 „ couteau, la victime: eh! quelle victime! de
 „ l'autre, Achille menaçant, l'Armée *en émeute*,
 „ le sang de toutes parts prêt à couler. Eriphile
 „ alors serait survenue; Calchas l'aurait désignée
 „ pour l'unique objet de la colere céleste; &
 „ cette Princesse s'emparant du couteau sacré,
 „ aurait expiré bientôt sous les coups *qu'elle*
 „ *se serait portés.* ---

„ Cette idée paraît plausible au premier coup-
 „ d'œil. C'est en effet le sujet d'un très-beau ta-
 „ bleau, parce que dans un tableau, on ne peint
 „ qu'un instant: mais il serait bien difficile que
 „ sur le Théâtre, cette action, qui doit durer
 „ quelques momens, ne devint froide & ridicu-
 „ le. Il m'a toujours paru évident que le violent
 „ Achille, l'épée nue & ne se battant point,
 „ vingt Héros dans la même attitude, comme
 „ des personnages de tapisserie, Agamemnon,
 „ Roi des Rois, n'imposant à personne, immo-

„ bile dans le tumulte, formeraient un specta-
 „ cle assez semblable au cercle de la Reine en
 „ cire colorée par Benoît.

Il est des objets que l'art judicieux
 Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.

„ Il y a bien plus ; la mort d'Eriphile glace-
 „ rait les Spectateurs, au lieu de les émouvoir. S'il
 „ est permis de répandre du sang sur le Théâtre
 „ (ce que j'ai quelque peine à croire), il ne faut
 „ tuer que les personnages auxquels on s'intéres-
 „ se. C'est alors que le cœur du Spectateur est
 „ véritablement ému ; il vole au devant du coup
 „ qu'on va porter ; il saigne de la blessure. On se
 „ plaît avec douleur à voir tomber Zaïre sous le
 „ poignard d'Orosmane, dont elle est idolâtrée.
 „ Tuez, si vous voulez, ce que vous aimez,
 „ mais ne tuez jamais une personne indifférente ;
 „ le Public sera très-indifférent à cette mort. On
 „ n'aime point du tout Eriphile ; Racine l'a ren-
 „ due supportable jusqu'au quatrième acte : mais
 „ dès qu'Iphigénie est en péril de mort, Eriphile
 „ est oubliée, & bientôt haïe, elle ne ferait pas
 „ plus d'effet que la biche de Diane.

„ On m'a mandé depuis peu, qu'on avait es-
 „ sayé à Paris le spectacle que M. Luneau de
 „ Boisgermain avait proposé, & qu'il n'a point
 „ réussi. Il faut savoir qu'un récit, écrit par

„ Racine , est bien supérieur à toutes les ac-
„ tions Théâtrales ”.

Il faut convenir que M. de Voltaire, pénétré ainsi des beautés de Racine, était bien en droit de remarquer les fautes de Corneille. Cependant, nous devons répéter que dans son Commentaire sur les Œuvres de ce grand Homme, il se trouve non-seulement des expressions dont nous condamnons la violence, mais, ce qui nous fait plus de peine encore, quelques remarques qui tendraient à restreindre les richesses de la Langue Poétique : richesses, qui, pour nous, ne sont déjà que trop rares. Il est arrivé à M. de Voltaire ce qui arrive à tout homme de sang froid ; il réproouve quelquefois d'heureuses hardiesses qu'il a employées lui-même, lorsqu'il écrivait en Poète, & qui, loin d'être des défauts, forment, au contraire, un des ornemens essentiels de toute Poësie. Mais nous n'en estimons pas moins les remarques judicieuses dont il a d'ailleurs enrichi ce Commentaire. Le même goût qui lui faisait sentir avec transport ces grands traits de nature, & ces nuances si délicates que Racine a toujours si heureusement faies, devait se révolter contre la déclamation, l'obscurité & l'enflure qui se mêlent trop souvent aux meilleures Pièces de Corneille, & qui déf-

gurent entièrement la plupart des autres.

„ En général, comme l'a très-bien dit M. de
 „ Voltaire, le goût fin & sûr consiste dans le
 „ sentiment prompt d'une beauté parmi des dé-
 „ fauts, & d'un défaut parmi des beautés.

„ Le Gourmet est celui qui discernera le mé-
 „ lange de deux vins, qui sentira ce qui domine
 „ dans un mets, tandis que les autres convives
 „ n'auront qu'un sentiment confus & égaré.

„ On se trompe, quand on dit que c'est un
 „ malheur d'avoir le goût trop délicat; il n'y a
 „ de vrais plaisirs, au contraire, que pour les
 „ connaisseurs difficiles. Ils voient, ils enten-
 „ dent, ils sentent ce qui échappe aux hommes
 „ moins sensiblement organisés & moins exercés.

„ Le véritable connaisseur en Musique, en
 „ Peinture, en Architecture, en Poësie, &c.,
 „ éprouve des sensations que le vulgaire ne soup-
 „ çonne pas; le plaisir même de découvrir une
 „ faute le flatte, & lui fait sentir les beautés plus
 „ vivement. C'est l'avantage des bonnes vues
 „ sur les mauvaises”.

(5) C'est d'après M. de Voltaire, que nous
 avons parlé des changemens heureux arrivés par-
 mi nous à l'Art de la représentation. Il ajoute,
 à l'exemple de Mademoiselle Dumesnil, dans
Mérope, celui du célèbre le Kain & de Made-

moïſelle Clairon, dans la Tragédie de Tancrede. " Jamais, dit-il, les ames n'ont été tranſ-
 „ portées par des ſecouſſes ſi vives, jamais les
 „ larmes n'ont plus coulé. La perfection de l'Art
 „ des Acteurs s'eſt déployée, en ces deux occa-
 „ ſions, avec une force dont juſques-là nous
 „ n'avions point d'idée, & Mademoïſelle Clai-
 „ ron eſt devenue ſans contredit le plus grand
 „ Peintre de la Nation.

„ Si dans le quatrième acte de *Mahomet*, on
 „ avoit de jeunes Acteurs qui priſſent ces grands
 „ traits pour modèles; un Séide, qui fût être à la
 „ fois enthouſiaſte & tendre, féroce par fanatiſ-
 „ me, humain par nature, qui fût frémir & pleu-
 „ rer; une Palmire, animée, attendrie, effrayée,
 „ tremblante du crime qu'on va commettre, ſen-
 „ tant déjà l'horreur, le repentir, le deſeſpoir, à
 „ l'inſtant que le crime eſt commis; un pere vrai-
 „ ment pere, qui en eût les entrailles, la voix,
 „ le maintien; un pere qui reconnoît ſes deux
 „ enfans dans ſes deux meurtriers, qui les em-
 „ braſſe en verſant ſes larmes avec ſon ſang; qui
 „ mêle ſes pleurs avec ceux de ſes enfans, qui ſe
 „ ſouleve pour les ferrer entre ſes bras, retom-
 „ be, ſe penche ſur eux; enfin, ce que la nature
 „ & la mort peuvent fournir à un tableau: cette
 „ ſituation ſerait encore au-deſſus de celles dont
 „ nous venons de parler.

„ Nous favons , & le Public le fait mieux que
 „ nous , qu'il ne faut pas prodiguer ces actions
 „ terribles & déchirantes ; que plus elles font
 „ d'impression , bien amenées , bien ménagées ,
 „ plus elles font impertinentes , quand elles font
 „ hors de propos. Une Piece mal écrite , mal dé-
 „ brouillée , obscure , chargée d'incidens in-
 „ croyables , qui n'a de mérite que celui d'un
 „ Pantomime & d'un Décorateur , n'est qu'un
 „ monstre dégoûtant.

„ Placez un tombeau dans *Sémiramis* ; osez
 „ y faire paraître l'ombre de Ninus ; que Ni-
 „ nias forte de ce tombeau les bras teints du sang
 „ de sa mere , cela vous fera permis. Le respect
 „ pour l'antiquité , la mythologie , la majesté du
 „ sujet , la grandeur du crime , je ne fais quoi de
 „ sombre & de terrible répandu , dès les premiers
 „ vers , sur toute cette Tragédie , transportent le
 „ Spectateur hors de son siecle & de son Pays.
 „ Mais ne répétez pas ces hardiesses ; qu'elles
 „ soient rares , qu'elles soient nécessaires. Si el-
 „ les font inutilement prodiguées , elles feront
 „ rire.

„ L'abus de l'action Théâtrale peut faire ren-
 „ trer la Tragédie dans la barbarie. Que faut-il
 „ donc faire ? Craindre tous les écueils : mais

„ comme il est plus aisé de faire une belle décoration qu'une belle Scene, il est plus aisé d'indiquer des attitudes que de bien écrire, il est vraisemblable qu'on gâtera la Tragédie, en croyant la perfectionner.”

Rien de plus judicieux, & qui mérite plus l'attention de nos jeunes Auteurs Dramatiques & de nos Acteurs, que ce morceau qui doit leur servir de regle. On trouve dans le vaste Recueil des Œuvres de M. de Voltaire, une foule de choses précieuses, qui sont en quelque sorte perdues pour sa gloire, précisément par l'immensité de sa Collection, & qui auraient suffi à la réputation d'un autre Ecrivain.

(6) Cette maniere expéditive se fait sentir, surtout, dans les Epîtres à l'Impératrice de Russie, au Roi de Danemarck, au Roi de la Chine, à M. d'Alembert, &c. &c.; dans les Pièces intitulées: *les Deux Siecles, les Cabales, les Systèmes, &c.*; dans quelques Odes appellées Pindariques; dans le Dialogue de Pégase & du Vieillard; & bien plus encore, dans celui du Pere Nicodeme & de Jeannot. On trouve à la vérité, dans presque toutes ces Pièces, des vers très-heureux, quelques détails agréables, & sur-tout de belles idées, qui n'ont jamais manqué à M. de Voltaire: mais c'est ce qu'on ne trouvera point dans les

imitateurs de cette maniere négligée, & nous verrons éclore une foule de Poëtes auxquels il ne manquera précifément que de la poëfie.

Parmi ces Ouvrages des derniers tems de M. de Voltaire, nous voudrions pouvoir distinguer l'Epître à Boileau; mais ces deux vers si injustes:

Boileau, correct Auteur de quelques bons Ecrits,
Zoïle de Quinault, & flatteur de Louis,

feront toujours la plus grande peine à ceux qui s'intéressent véritablement à sa gloire. Quelle fécheresse & quelle dureté dans ces mots: *Correct Auteur de quelques bons Ecrits!* Tous les Ecrits de Boileau, à l'exception de sa Satyre sur l'Equivoque, & de l'Ode sur la prise de Namur, sont bons, & doivent à jamais servir d'exemples à nos Poëtes. Les Epîtres, le Lutrin, l'Art Poétique, sont des chef-d'œuvres de tous les tems & de tous les lieux. Les Satyres mêmes, qu'on voudrait rabaisser, seront éternellement le modele du genre par la finesse, l'enjoûment, les graces que l'Auteur a su y répandre; & nous ne connaissons rien dans l'antiquité, de préférable, ou même d'égal à la neuvieme de ces Satyres.

Le vers, *Zoïle de Quinault*, est bien plus étrange encore. Les noms de Zoïle & de Boileau sont incompatibles. Il aurait été l'ennemi de Corneille même, s'il n'eût mérité que le nom d'injust.

te, & non celui de Zoïle, qui ne peut jamais s'appliquer à un écrivain tel que lui. Quelque mérite que nous reconnoissons à Quinault, Boileau & Racine avoient sur lui une trop grande supériorité de génie & de talens, pour qu'il fût jamais permis de leur dire une injure, sous prétexte de le venger. Homere a eu véritablement un Zoïle; Quinault ne peut en avoir d'autre que l'Ecrivain subalterne qui voulait se gager à l'Opéra pour retoucher ses Ouvrages.

Avouons que M. de Voltaire avoit de l'humour, soit qu'elle vint de lui-même, soit qu'elle lui eût été communiquée, lorsqu'il fit cette Epître, dans laquelle on trouve d'ailleurs, de très-heureux détails. Hâtons-nous de l'opposer à lui-même, & de nous rappeler ce beau vers du Temple du Goût :

Là régnoit Despréaux, leur Maître en l'art d'écrire.

Ajoutons-y ces vers plus beaux encore,

On peut à Despréaux pardonner la Satyre ;
 Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
 Le miel que cette Abeille avoit tiré des fleurs,
 Pouvait de sa piqûre adoucir les douleurs.
 Mais pour un lourd Frélon, méchamment imbécille,
 Qui vit du mal qu'il fait, & nuit sans être utile,
 On écrase à plaisir cet Insecte orgueilleux,
 Qui fatigue l'oreille, & qui choque les yeux.

Nous avons dit que M. de Voltaire avoit mieux

conservé dans ses Poësies légères, que dans ses vers Alexandrins, le charme de ses premiers Ecrits. On peut en juger par cette Piece, qu'il fit à quatre-vingts ans, & qui ne se trouve point dans son Edition in-4°.

A MADAME LA MARQUISE D***.

Eh quoi! vous êtes étonnée
Qu'après ses quatre-vingts hivers,
Ma Muse, faible & furannée,
Puisse encor fredonner des vers!

Quelquefois un peu de verdure
Rit sous les glaçons de nos champs;
Elle console la Nature,
Mais elle seche en peu de tems.

Un Oiseau peut se faire entendre
Après la saison des beaux jours:
Mais sa voix n'a plus rien de tendre,
Il ne chante plus ses amours.

Ainsi, je touche encor ma lyre,
Qui n'obéit plus à mes doigts:
Ainsi j'essaye encor ma voix
Au moment même qu'elle expire.

Je veux, dans mes derniers adieux,
Difait Tibulle à son Amante,
Attacher mes yeux sous tes yeux,
Te presser de ma main mourante.

Mais quand on sent qu'on va passer,
Quand l'ame fuit avec la vie,

A-t-on des yeux pour voir Délie,
Et des mains pour la caresser ?

Dans ces momens chacun oublie
Tout ce qu'il a fait en fanté;
Quel mortel s'est jamais flatté
D'un rendez-vous à l'agonie ?

Délie elle-même, à son tour,
S'en va dans la nuit éternelle,
En oubliant qu'elle fut belle,
Et qu'elle a vécu pour l'Amour.

Nous naissons, nous vivons, Glycère,
Nous mourons sans savoir comment.
Chacun est parti du néant,
Où va-t-il ? Dieu le fait, ma chère.

Nous pourrions encore ajouter à cet exemple les adieux qu'il adressa, très-peu de tems avant sa mort, à M. le Marquis de Villette. Ce furent ses derniers vers, & précisément ce que les Anciens appellaient le chant du Cygne.

(7) Voici ce que Jean-Baptiste Rousseau écrivait à M. de Voltaire lui-même sur sa Tragédie d'Œdipe.

“ Malgré l'éloignement qui nous sépare, Mon-
„ sieur, je ne vous ai jamais perdu de vue, & mon
„ amitié vous a toujours suivi sans interruption
„ dans les différens événemens dont votre vie a
„ été

été mélangée. Il y a long-tems que je vous re-
 garde comme un homme destiné à faire un jour
 la gloire de son siecle, & j'ai eu la satisfaction
 de voir que toutes les personnes qui me font
 l'honneur de m'écouter, en ont fait le même ju-
 gement que moi sur les divers Ouvrages que je
 leur ai souvent lus de vous. Dans le tems que je
 jouissais du plaisir de voir croître une réputa-
 tion qui m'est si chere, j'ai eu la douleur d'ap-
 prendre les traverses dont vos succès ont été in-
 terrompus, & je puis assurer que je ne les ai
 gueres moins vivement senties que les mien-
 nes propres.... Vous en voilà quitte, du
 moins, je l'espere ainsi, pour le reste de vos
 jours. Je souhaite qu'ils soient aussi longs que
 ceux de Corneille, à qui vous succédez si di-
 gnement.

Je n'ai reçu qu'hier le présent que vous avez
 eu la bonté de me faire de la Tragédie dans la-
 quelle vous avez lutté si avantageusement con-
 tre ce fameux Moderne. Je ne doutais nulle-
 ment que l'avantage ne fût de votre côté; mais
 je ne m'attendais pas que vous sortissiez si glo-
 rieusement du combat contre Sophocle. Et
 malgré la juste prévention où je suis pour l'An-
 tiquité, je suis obligé d'avouer que le Français
 de vingt-quatre ans a triomphé, en beaucoup

d'endroits, du Grec de quatre-vingts. Ce qui
 m'a le plus surpris, dans un Auteur de votre
 âge, c'est l'économie admirable de votre Piece,
 & la maniere judicieuse & adroite avec laquelle
 vous avez évité les écueils presque inévita-
 bles d'une action aussi difficile à traiter que celle
 que vous avez choisie. Vous n'étiez pas obli-
 gé, non plus que Sophocle, de les éviter tous :
 mais vous avez parfaitement rempli, aussi bien
 que lui, l'indispensable obligation d'attacher
 la curiosité du Spectateurs, & d'émouvoir ses
 passions; regle à laquelle toutes les autres regles
 du Théâtre sont tellement subordonnées, que
 sans elle, une Piece sans défaut est une Pie-
 ce détestable. Vos caracteres ne sont pas
 moins justes que votre disposition, & je ne
 saurais approuver la critique que vous faites
 vous-même de celui de Philoctete; la modestie
 qui sied bien aux grands Hommes n'étant
 point une vertu du caractère des Héros fabu-
 leux, & étant même contraire à la simplicité
 des premiers tems, comme la vanité le ferait
 à la politesse du nôtre.”

. Il entre dans une foule d'autres détails,
 qui prouvent qu'en effet il reconnaissait, dans
 la Tragédie de M. de Voltaire, une véritable
 supériorité sur celle de Sophocle, & il finit par

l'assurer des sentimens les plus tendres. Au reste, ce qu'il écrivait à M. de Voltaire, il l'écrivait pareillement à Broffette & à d'autres. " Je vous
 „ avoürai ingénument & fans prévention, dit-
 „ il à Broffette, que j'ai trouvé la Piece plus
 „ belle encore que je ne me l'étois figuré, &
 „ que je ne m'attendais pas à trouver si peu de
 „ fautes dans la conduite d'un Ouvrage où Cor-
 „ neille lui-même a échoué ". Il vante & la
 prodigieuse difficulté du sujet, & les incon-
 vèniens que l'Auteur a évités avec plus d'art
 que Sophocle lui-même. Enfin, il justifie,
 d'après les caracteres d'Homere, celui de Phi-
 loctete dont M. de Voltaire paraissait mécon-
 tent, & il est en tout le même que dans la Let-
 tre précédente.

Voici ce qu'il écrivit depuis sur la Henriade.

" M. de Voltaire a passé ici trois semaines,
 „ pendant lesquelles nous ne nous sommes que-
 „ re quittés. J'ai été charmé de voir un jeune
 „ homme d'une si grande espérance. Il a eu la
 „ bonté de me confier son Poëme pendant quel-
 „ ques jours. Je puis vous assurer qu'il fera un
 „ très-grand honneur à l'Auteur. Notre Nation
 „ avait besoin d'un Ouvrage comme celui-là :
 „ l'économie en est admirable, & les vers par-
 „ faitement beaux. A quelques endroits près,

„ sur lesquels il est entré dans ma pensée , je n'y
 „ ai rien trouvé qui puisse être critiqué raison-
 „ nablement ”.

Répétons ici ce que nous avons déjà cité ail-
 leurs , la Lettre que M. de Voltaire écrivit en-
 fin , après la mort de Rousseau , & redisons en-
 core que , pour sa propre gloire , il aurait dû
 persévérer dans ses sentimens.

„ J'ai reçu , Monsieur , la Lettre que vous m'a-
 „ vez fait l'honneur de m'écrire , avec votre
 „ projet de souscription pour les Œuvres du
 „ célèbre Poëte dont vous étiez l'ami. Je me
 „ mets très-volontiers au rang des Souscrip-
 „ teurs , quoique j'aie été malheureusement au
 „ rang de ses ennemis les plus déclarés. Je vous
 „ avouérai même que cette inimitié pesait beau-
 „ coup à mon cœur. J'ai toujours pensé , j'ai
 „ dit , j'ai écrit que les Gens de Lettres devraient
 „ être tous freres. . . . Il semblait que la destinée ,
 „ en me conduisant dans la Ville où l'illustre &
 „ malheureux Rousseau a fini ses jours , me mé-
 „ nageât une réconciliation avec lui. L'espece
 „ de maladie dont il était accablé , m'a privé
 „ de cette consolation , que nous avions tous
 „ deux également souhaitée *. L'amour de la

* Rousseau avait fait réellement à M. de Voltaire des

„ paix l'eût emporté sur tous les sujets d'aigreur
 „ qu'on avait semé entre nous. Ses talens, ses
 „ malheurs, & ce que j'ai oui-dire ici de son ca-
 „ ractere, ont banni de mon cœur tout ressen-
 „ timent, & n'ont laissé mes yeux ouverts qu'à
 „ son mérite”.

(8) C'est avec la noble confiance du génie, que M. le Brun, comme nous l'avons dit, sollicita les bontés de M. de Voltaire pour Mademoiselle Corneille en lui adressant l'Ode suivante. Cette Piece, qu'il a soigneusement retouchée, n'a jamais paru telle que nous la donnons ici.

avances de réconciliation: mais Rousseau avait d'implacables ennemis, dont quelques-uns même existent encore, & qui empêcherent toujours que M. de Voltaire ne revint à lui. Nous l'avons dit, c'est moins à ce grand Homme qu'il faut imputer la plupart de ses fautes, qu'aux ennemis qui le harcelaient sans cesse. Voulait-on, par exemple, lui donner une apparence d'inimitié pour ceux de ses Contemporains, qui avaient, après lui, le plus de droits à la gloire? on affectait malignement de les élever infiniment au-dessus de lui, ou bien on leur supposait, à son égard, des sentimens qu'ils n'avaient pas. Peut-être allait-on même jusqu'à leur prêter des épigrammes ou des injures; on était sûr, par ce manège, de lui donner de l'humeur, & on le rendait injuste.

A M. DE VOLTAIRE.

Fama manet facti...

AH! ce n'est point des Rois l'orgueilleux appanage,
 Ni l'or, ni la Victoire Amante du Carnage,
 Que les Fils d'Apollon s'emprescent d'obtenir;
 L'héritage sacré des Nymphes de Mémoire,
 C'est un nom que la Gloire,
 Sur des ailes de feu, porte au sombre avenir.

CE nom, qui, s'échappant des murs de Thebe en cendre,
 A l'Ombre de Pindare asservit Alexandre,
 Et dompta les fureurs de ce jeune Lion;
 Ce nom qui fit couler des larmes généreuses*,
 Et de gloire amoureuses,
 Quin'enveniaient qu'Homere au Vainqueur d'Ilion,

AH! bravant l'œil jaloux de la Parque trompée,
 Si de leur sang divin quelque goutte échappée,
 Animait un Mortel, & vivait parmi nous!
 S'il rapellait encor leurs augustes images,
 Il verrait nos hommages,
 Nos respects, nos trésors, nos cœurs à ses genoux.

S'IL était un Mortel, qui, du nom de VOLTAIRE,
 Portât chez nos Neveux l'honneur héréditaire,
 Ce nom ferait alors son immortel appui;
 Et Mérope, & Brutus, Sémiramis, Alzire,
 Et la tendre Zaïre,
 Eleveraient leurs voix, & parleraient pour lui.

* On fait qu'Alexandre pleura sur le tombeau d'Achille, de n'avoir pas, comme ce Héros, un Homere pour le chanter.

EH ! cependant , aux yeux de sa patrie entiere ,
 Du grand nom de CORNEILLE une jeune Héritiere **
 Voit couler , dans l'oubli , ses destins & ses pleurs !
 Et d'un Aïtre jaloux l'inflexible vengeance ,
 Lui versant l'indigence ,
 Epuise sur ses jours la coupe des malheurs.

SOUS le réduit sacré du solitaire Asyle ,
 Où languit sa misere , où son destin l'exile ,
 La fierté d'un grand nom rend ses maux plus pressans ;
 Et de tristes cyprès cette rose ombragée ,
 Par les vents outragée ,
 Implore en vain des Cieux les rayons caressans.

C'EST là qu'au sein des Nuits , sous leurs ombres muettes ,
 La Douleur irritant ses larmes inquiettes ,
 Elle exhale en sanglots ces regrets douloureux :
 MANES d'un demi-Dieu que le Parnasse adore ,
 Chere Ombre que j'implore ,
 Jette un œil de pitié sur ton sang malheureux.

HE'LAS ! si jusqu'à toi mes pleurs ont pu descendre ,
 CORNEILLE , si mes cris ont éveillé ta cendre ,
 Venge l'éclat d'un nom par toi même ennobli.
 Que dis-tu , quand tu vois le Rejetton fidele
 D'une Tige immortelle
 Languir dans les horreurs d'un indigent oubli ?

AINSI , de tes lauriers les promesses sont vaines !
 Et ton sang généreux coulera dans mes veines ,
 Pour se voir insulté des destins ennemis ,
 Les secours dédaigneux , l'indigence tremblante ,

** Mademoiselle Corneille , âgée de seize ans , était , depuis quelques mois , à l'Abbaye de Saint-Antoine , où elle faisait voir alors des sentimens de sa fortune , & dignes de son nom.

Et la honte accablante ,
Voilà donc les honneurs à ta Race promis !

QUOI ! des fils de Plutus la barbare industrie
Boit dans des coupes d'or les pleurs de la Patrie !
Quoi ! leur faste insolent fatigue nos lambris !
Et de nos demi-Dieux la Race dédaignée ,
 Dans ses larmes baignée ,
Traîne d'un nom fameux les stériles débris !

IRAIS-JE , irais-je , hélas ! promenant mes alarmes ,
Et déployant en vain un spectacle de larmes ;
Tenter des yeux ingrats , & de luxe enivrés !
Et peut-être ces murs que ma douleur embrasse ,
 Lassés de ma disgrâce ,
Me fermeront un jour leurs asyles sacrés.

O Nuit ! couvre à jamais de tes pâles ténèbres
Mes yeux , mon désespoir & mes destins funèbres ;
O Mort , dénoue enfin ces tissus de douleurs.
N'attens pas que la honte ait souillé ta victime ,
 Et referme l'abyme
Du sinistre avenir où s'égareront mes pleurs.

LES pleurs coupent sa voix . . . ô surprise ! ô merveille
Dans sa retraite obscure un doux éclat l'éveille ;
Son lit paraît flotter dans l'azur radieux ;
Ses regards éperdus nagent dans la lumière ;
 Une Ombre auguste & fière
Dévoile avec splendeur tout CORNEILLE à ses yeux.

QUOI ! ma Fille , ton cœur soupçonne ma tendresse !
Ah ! sans doute , les vœux que ta plainte m'adresse ,
Ont traversé l'Erebe & ses profondes nuits.
Dans les champs du bonheur , à ta voix désolée ,
 Mon Ombre s'est troublée ,
Et mes Lauriers émus ont pleuré tes ennuis.

TA sublime douleur m'intéresse & me flatte ;
 Aux mains avec le Sort , ton ame entiere éclate :
 Je reconnais mon sang à ta mâle fierté.
 Telle , sous les revers , l'ame de Cornélie ,
 Loin d'en être avilie ,
 Fait pâlir , d'un coup-d'œil , le Sort déconcerté.

JEUNE & timide espoir d'une illustre Famille ,
 Mes yeux veillent sur toi ; n'en doute point , ma Fille ;
 De tes nobles destins respire la grandeur.
 Permets un calme heureux à ton ame alarmée ,
 Et vois ma Renommée ,
 Qui déjà sur tes pas fait briller sa splendeur.

SI le nom de CORNEILLE est ton seul héritage ,
 Cette Gloire n'est pas un stérile partage ;
 O , ma Fille ! ta dot est l'Immortalité !
 Et je laisse à ton Sort , que mon Destin protège ,
 Mes Lauriers pour Cortège :
 Leur Ombre sert d'asyle à ma Postérité.

QU'UN autre fache unir Pactole & le Permesse ;
 Je n'ai point , chez les Rois , mendié la richesse ,
 Ni traîné les neuf Sœurs dans le Char de Plutus.
 Crains de l'aveugle Dieu les offres dédaigneuses ,
 Ses faveurs soupçonneuses ,
 Et ses dons trop souvent funestes aux Vertus.

GARDE-TOI d'abaïsser ta sublime infortune ,
 Jusq' à ces vils Mortels , dont la foule importune
 Viendrait , sur tes débris , élever leurs destins ;
 Reptiles infolens , dont la profane audace
 Serpente & s'entrelace
 Dans les débris épars de nos Temples divins ,

A d'injustes revers oppose ton courage ,
 Sur les Destins confus rejette leur outrage !

Fais rougir , à la fois , ta Patrie & les Dieux.
 Tyran des faibles cœurs , la Fortune est esclave
 De quiconque la brave ,
 Et sa défaite élève un Mortel dans les Cieux.

COMME un jeune Palmier qu'agite la Tempête ,
 Sous le choc orageux semble élever sa tête ,
 Et devoir son éclat aux plus noirs Aquilons ,
 Si ton nom fut le mien , & si mon sang t'anime ,
 Leve un front magnanime ;
 Ma Gloire peut marcher rivale des Bourbons.

CONNAIS-TU tes Aïeux ? C'est cette foule illustre
 De Héros qui me doit & sa vie & son lustre.
 Je ranimai leur cendre au feu de mes crayons ;
 Le *Cid* , *Héraclius* , *Cinna* , *Pompée* , *Horace* ,
 Demi-Dieux de ma Race ,
 T'ouvrent déjà leurs bras , te prêtent leurs rayons.

DANS la France déjà la voix de *Rodogune* *
 A conté tes malheurs , a vengé ta fortune :
 Jour tissu de lauriers dont mon cœur est jaloux !
 Tes yeux , tes yeux ont vu quels hommages sans nombre
 Accueillirent mon Ombre ,
 Quand elle vint jouir d'un triomphe si doux.

Du fond de l'Elysée accourant sur la Seine ;
 Je me croyais encore aux jours où Melpomène
 Vit , par mes soins heureux , son destin fécondé ;

* Les Comédiens donnerent une représentation de *Rodogune* , en faveur des Héritiers du nom de Corneille. Le Public y courut en foule.

Quand tout un Peuple, Amant des tragiques alarmes,
M'applaudit par les larmes,
Quand je mettais en pleurs & Turenne & Condé.

UN rival de mon nom (si quelqu'un le peut-être ;)
Voilà le Protecteur que tu dois reconnaître ;
Tu peux , en l'implorant, l'élever jusqu'à toi.
VOLTAIRE est ce rival, du moins si j'ose en croire
Les récits que la gloire,
Sur la rive des Morts, en fera jusqu'à moi.

RACINE en fut jaloux : mes hautes destinées
A peine rassuraient mes palmes étonnées ;
Le Tasse, en rougissant, applaudit son vainqueur.
J'entendis les soupirs de Sophocle & d'Eschile,
Et même, aux yeux d'Achille,
Henri, d'un autre Homere, a flatté son grand cœur.

C'EST peu qu'en ses Ecrits l'humanité l'inspire,
L'humanité, sans doute, en son ame respire ;
Elle ouvre aux malheureux & son cœur & sa main.
Sans doute il n'eut jamais cette perfide adresse,
Qui, feignant la tendresse,
D'un faste bienfaisant voile un cœur inhumain.

QUE de Mortels pareils à ces riches Fontaines
Qu'implore un Voyageur en ses courses lointaines !
Leur Bronze, avec orgueil, verse un flot indigent * ;

* Il faut l'avouer ; c'était aux premiers de la Nation, par leur rang & par leur fortune, à secourir Mademoiselle Cornuille : mais ils en laisserent l'honneur au Philosophe de Ferney, qui fit ce qu'ils auraient dû faire.

Plus heureux, s'il rencontre une rustique source,
 Qui, libre dans sa course,
 Aime à lui prodiguer tout son liquide argent.

PE'RISSENT les Tréfors! pétiſſe le Barbare,
 Qui, de son or jaloux, ferme la source avare,
 Pour y défalſtérer ſes regards clandestins!
 Des tréfors ſi vantés l'uſage ſalutaire,
 C'eſt d'être tributaire
 Du Mérite indigent qu'ont trahi les Deſſins.

BIENFAISANCE ſublime, ô Déeſſe adorée!
 Toujours à tes regards l'infortune eſt ſacrée.
 Un grand cœur ſ'enrichit des préſens qu'il a fait.
 Qu'il eſt beau d'accueillir la vertu malheureuſe!
 Une ame généreuſe
 Enchaîne tous les cœurs par le nœud des bienfaits.

MA Fille, ſi mon Ombre, au ſein de l'Elyſée,
 Par ces récits heureux ne fut point abuſée,
 Il eſt digne, en effet, de venger tes malheurs;
 Tes malheurs & ton nom, quels titres plus auguſtes!
 Quels Arbitres plus juſtes
 Entre le Sort & Toi, que ſa gloire & tes pleurs!

DIS-LUI que ſi *Méropé* eût devancé *Chimène*,
 De ſon chaos obſcur dégageant *Melpomène*,
 Sans doute, il eût brillé de l'éclat dont j'ai lui;
 S'il eût été *CORNILLE*, & ſi j'étais *VOLTAIRE*,
 Généreux Adverſaire,
 Ce qu'il fera pour toi, je l'euffe fait pour lui.

Réponse de M. de Voltaire à M. le Brun.

*Au Château de Ferney, pays de Gené, par Geneve,
5 Novembre 1760.*

JE vous ferais, Monsieur, attendre ma réponse quatre mois au moins, si je prétendais la faire en aussi beaux vers que la vôtre. Il faut me borner à vous dire en Prose combien j'aime votre Ode & votre proposition. Il convient assez qu'un vieux Soldat du grand Corneille tâche d'être utile à la Petite-Fille de son Général.

Quand on bâtit des Châteaux & des Eglises ; & qu'on a des parens pauvres à soutenir, il ne reste gueres de quoi faire ce qu'on voudrait pour une personne qui ne devrait être secourue que par les plus Grands du Royaume.

Je suis vieux ; j'ai une niece qui aime tous les Arts, & qui réussit dans quelques-uns : si la personne dont vous me parlez, & que vous connaissez sans doute, voulait accepter auprès de ma niece l'éducation la plus honnête, elle en aurait soin comme de sa fille ; je chercherais à lui servir de pere. Le sien n'aurait absolument rien à dépenser pour elle. On lui paierait son voyage jusqu'à Lyon. Elle serait adressée à Lyon à M. Tronchin, qui lui fournirait une voiture jusqu'à mon Château, ou bien une femme

irait la prendre dans mon équipage. Si cela convient, je suis à ses ordres, & j'espère avoir à vous remercier jusqu'au dernier jour de ma vie de m'avoir procuré l'honneur de faire ce que devait faire M. de Fontenelle *. Une partie de l'éducation de cette Demoiselle serait de nous voir jouer quelquefois les Pièces de son grand-Pere, & nous lui ferions broder les sujets de Cinna & du Cid. J'ai l'honneur d'être, &c.

Réponse de M. le Bruin.

Paris, 12 Novembre 1760.

Je n'accepte, Monsieur, les éloges flatteurs que vous donnez à mes vers, que pour les rendre à la noblesse de votre procédé: voilà ce qui mérite uniquement d'être loué. Vous goûtez ce bonheur si méconnu, si pur, de faire des heureux. Je m'attendais à votre réponse; elle n'étonnera que l'Envie. J'ai couru la lire à Mademoiselle Corneille; elle en a versé des larmes de joie; elle vous appelle déjà son bienfaiteur & son pere. Elle promet à vos bontés, à celles de Madame votre niece une éternelle reconnaissance, & je n'ai point de termes pour vous exprimer celle d'une famille que vous soulagez.

* Neveu, comme on fait, du grand Corneille,

Pour moi, je m'estime trop heureux d'avoir pu servir à la fois & votre gloire, & le nom de Corneille. Vous l'appellez modestement votre Général, mais il vous eût dit :

De pareils Lieutenans n'ont de chefs qu'en idée*.

Vous avez fait, Monsieur, ce que Fontenelle n'a point fait, & ce que peut-être il n'a point dû faire, parce que le bel-Esprit écarte de la nature, & que le Génie en rapproche; vous avez fait plus que les Grands & les Rois, *ces Illustres Ingrats*, parce que l'élévation du rang ne décide point de la grandeur d'ame. Vous avez senti qu'il y aurait une espece de honte à des Français, de laisser dans l'oubli & dans la misere le nom d'un grand Homme qui a si bien mérité de la Patrie. Vous donnez à tous les hommes, à tous les siècles, un modele & des leçons d'humanité. Vous leur apprenez quels sont les droits & les devoirs du Génie.

Un procédé si généreux a fait ici la sensation la plus vive; chacun est jaloux de lire votre Lettre. On la regarde comme un monument public de bienfaisance. On répète ces mots: *Je chercherais à lui servir de pere.* Tous ceux

* *Sertorius.*

qui chérissent la mémoire du grand Corneille, semblent partager votre bienfait avec sa famille. On le trouve digne de vous, digne du Peintre d'*Alvarès*. On élève votre cœur, votre génie, votre gloire; l'admiration reste suspendue entre vos Ecrits & cette générosité. Elle vous concilie tous les suffrages, & j'ose dire que vous jouissez de la reconnaissance publique.

J'ai l'honneur d'être, avec un nouveau sujet d'estime & d'admiration,

Monseigneur, &c.

M. le Brun, toujours pénétré des mêmes sentimens pour M. de Voltaire, a fait sur la mort de ce grand Homme ces quatre Vers dignes du Sujet, & dont le dernier a paru sublime.

O Parnasse! frémis de douleur & d'effroi!
Pleurez, Muses! brisez vos Lyres immortelles!
Toi, dont il fatigua les cent voix & les ailes,
Dis que Voltaire est mort, pleure, & repose-toi.

F I N.





S
AB = 109645

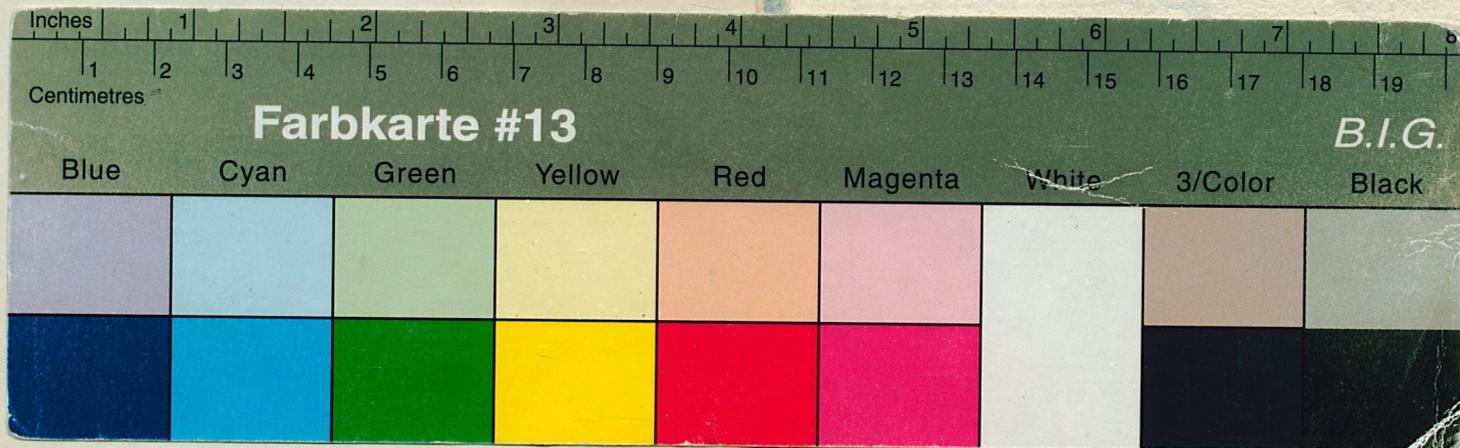


ÉLOGE

D E

M. DE VOLTAIRE.

PAR M. PALISSOT.



Et se trouve à PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN, Libraire,
rue du Petit-Lion.

M. DCC. LXXIX.